

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

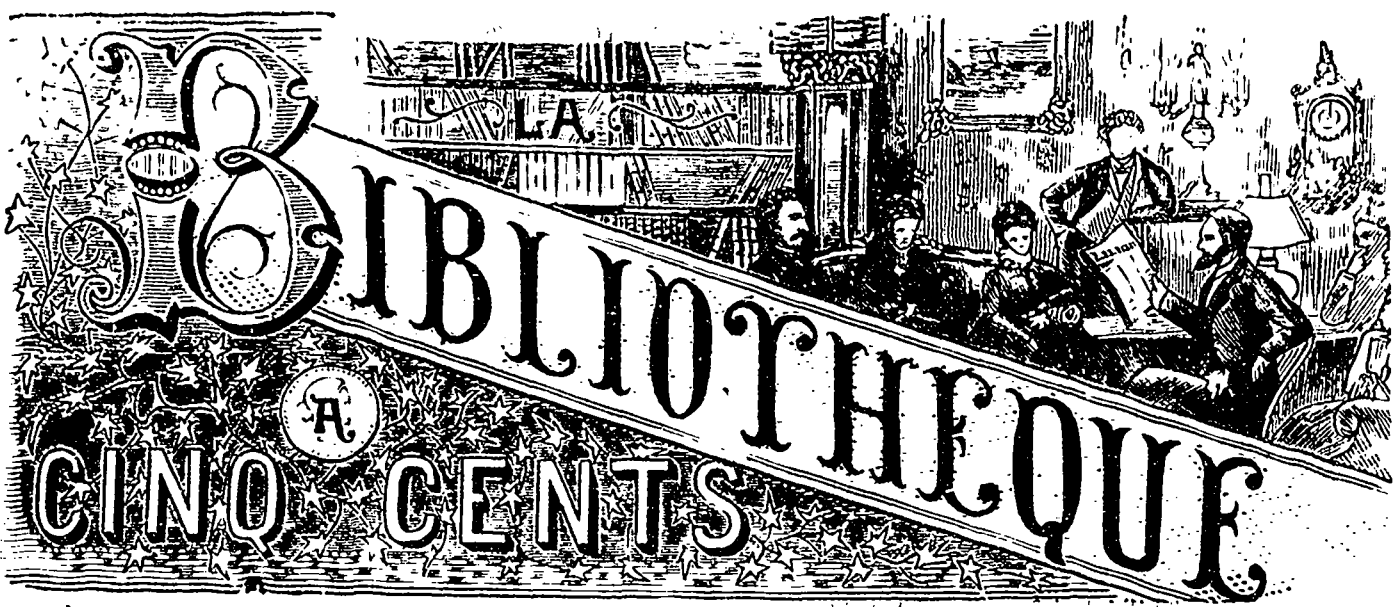
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publié par FOUIER, BESSETTE & OIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

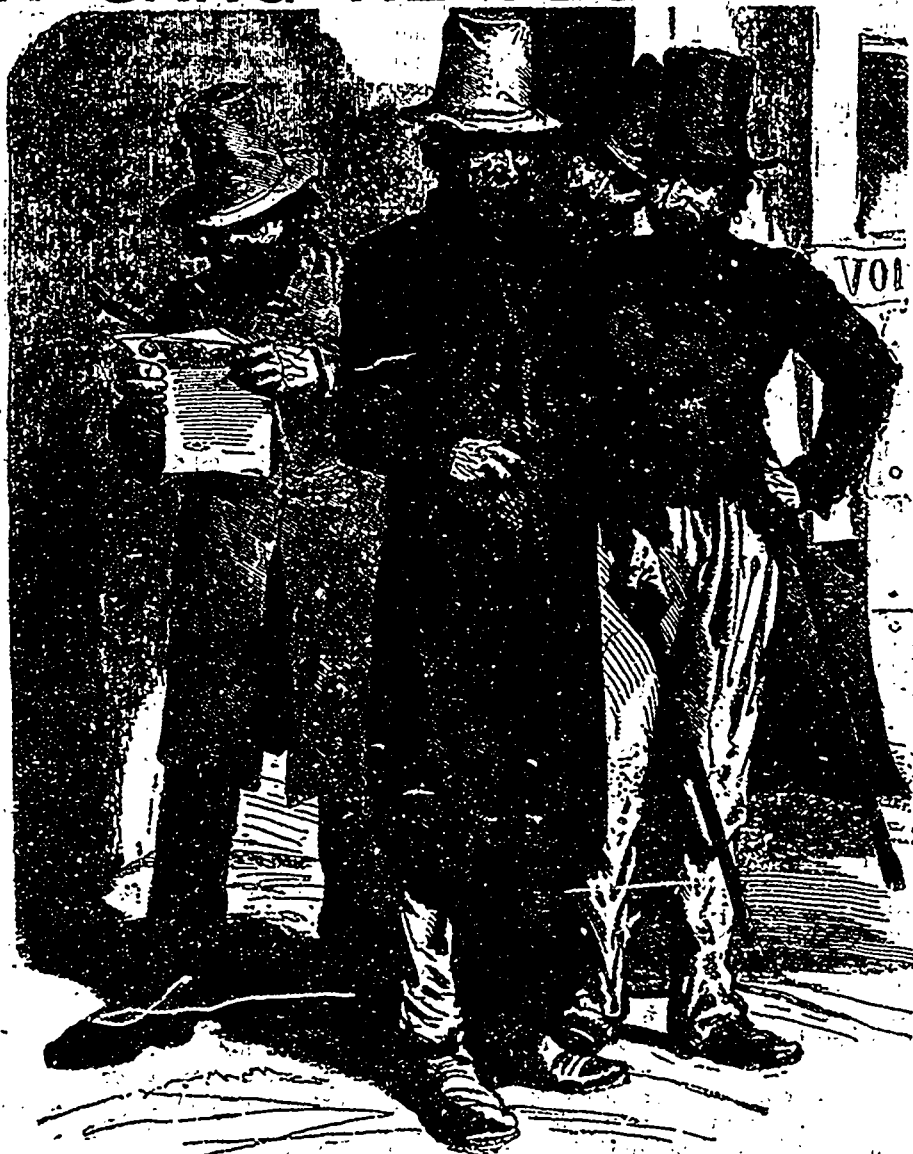
{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 31 MARS 1887

{ UN NUMERO }
6 CENTS

No. 26

BON SANG NE PEUT MENTIR



Nous aurons beau faire, Régnier, dit le capitaine à voix basse,

BON SANG NE PEUT MENTIR

(L'épisode qui précède a pour titre *Le Bureau de Poste de Saint-Martin-les-Monts*)

I

LES VISITEUSES

Depuis longtemps déjà madame Chervis, avec son grand châle et son chapeau à volumineuses plumes noires, avec ses allures quasi masculines, ses manières tour à tour brusques et prétentieuses, avait acquis une certaine célébrité à la Bastide-Vialard. Mais ce jour-là, son costume suranné, qui jurait avec la chaleur de la saison, sa haute taille, l'assurance qu'elle affectait dans ce riche appartement, afin d'inspirer de la confiance à sa compagne, ressortait d'une manière frappante, en regard de la mise simple, de la tournure gracieuse de Valérie. Cependant, aucun des assistants ne parut disposé en ce moment à remarquer les ridicules de la vieille directrice, et l'attention se concentra sur madame Arnaud. Celle-ci supporta cet examen sans embarras, mais sans forfanterie, et toute sa personne avait une distinction parfaite à laquelle des gens du monde ne pouvaient se méprendre.

Le comte et la comtesse reçurent les visiteuses avec politesse, et Emma, qui s'agitait sur son canapé comme si elle n'avait jamais eu d'entorse, voulut qu'elles prissent place à côté d'elle. Gérard, malgré le nuage encore amassé sur son front, avait salué les deux directrices avec un respect très marqué pour madame Arnaud. Quant au baron, il regardait fixement Valérie qui avait levé son voile et n'essayait plus de cacher sa belle et mélancolique physionomie.

Monsieur et madame de Vaublanc crurent devoir d'abord la remercier du service qu'elle avait rendu le matin à leur fille ; mais elle répondit en peu de mots que la reconnaissance de mademoiselle de Vaublanc avait exagéré ce prétendu service et qu'une action si simple ne méritait aucune gratitude. Quoique pleine de convenance, Valérie paraissait se tenir sur la réserve et attendre l'occasion favorable d'exposer l'objet réel de sa visite.

En revanche, madame Chervis n'avait rien perdu de son assurance première ; elle conservait dans le salon de la Bastide-Vialard cette contenance résolue, ce ton décidé qu'elle avait dans son bureau :

— Figurez-vous, mes chères dames, disait-elle, que je viens vous faire mes adieux. L'administration a bien voulu récompenser mes services en me nommant à la direction de D***, ce qui est pour moi un avancement considérable ; il me faut donc quitter Saint-Martin. J'ai la consolation de penser que j'y laisserai quelques regrets ; néanmoins, le pays n'y perdra pas. Madame Arnaud, que voici, est une charmante petite dame, qui, malgré son air mignard et comme il faut, saura mener carrément les choses, je vous le garantis.

Ce singulier éloge attira un imperceptible sourire sur les lèvres de Valérie.

— L'honorable famille de Vaublanc, répliqua-t-elle modestement, ne doit pas moins croire à mon ardent désir de lui être agréable en tout ce qui dépendra de moi.

Le comte et la comtesse s'inclinèrent.

— Vraiment, ce n'est que justice, ma chère, répliqua la vieille directrice, après ce que M. de Vaublanc a fait aujourd'hui pour l'administration des postes. Quant à moi, je le remercie du fond du cœur, car nous aurions pu nous trouver dans de mortels embarras, si l'affaire eût suivi son cours.

— Vous ne me devez pas des remerciements à moi, mesdames, répliqua le comte ; en agissant comme j'ai agi, j'ai cédé aux instances de ma fille, qui a tous les privilèges et tout le despotisme d'une enfant gâtée...

— C'est donc moi qui vous en remercie, mon cher père, dit Emma d'un ton câlin ; aussi bien auriez-vous eu le courage de causer le moindre ennui à l'excellente dame qui m'a sauvée

d'un si grand péril ?... Mais ne parlons plus de cette odieuse lettre ; l'affaire est terminée, grâce à votre bonté, et j'espère...

— Avec votre permission, mademoiselle, interrompit Valérie amicalement, mais d'un ton ferme, je suis obligée de revenir sur cette question. Quoique pénétrée de reconnaissance pour votre bon vouloir et pour celui de M. de Vaublanc, il m'est impossible d'accepter ce désistement dans les termes où il est posé.

— Ainsi, ma chère, demanda madame Chervis avec impatience, vous vous obstinez dans vos malheureuses idées ? Votre délicatesse excessive ne peut amener rien de bon pour personne.

— C'est sur moi comme vous l'avez dit, madame, sur moi seule que retombe la responsabilité du fait dont il s'agit ; il importe donc que je demande à M. de Vaublanc et que je donne moi-même quelques explications à cet égard... Je pense, ajouta Valérie en regardant les deux jeunes gens, que je peux parler devant ces messieurs ?

— Certainement, certainement répliqua le comte ; ce sont des amis de la maison... M. Gérard, ingénieur des ponts et haussées... M. le baron de Puyssieux !

Madame Arnaud s'inclina en silence, comme si ces noms lui eussent été inconnus ; puis, sans se laisser intimider par la moue d'Emma et de la comtesse, par les froncements de sourcils de madame Chervis et même par les distractions évidentes de M. de Vaublanc, elle exposa ses motifs de croire que la soustraction des billets de banque ne pouvait être imputée aux employés de la poste de Saint-Martin. Pour rendre sa démonstration plus précise, elle tira l'enveloppe de sa poche et prouva que le piéton dépourvu des instruments nécessaires, et ignorant du reste l'importance de la lettre dont il était porteur, n'avait pu, dans le rapide trajet de la poste à la Bastide-Vialard, exécuter l'opération délicate qui avait précédé le vol. D'ailleurs, les deux directrices affirmaient que la lettre en question, arrivée la veille au soir, leur avait paru intacte à l'une et à l'autre, et que jusqu'au moment de la distribution, elle était restée dans un coffre soigneusement clos avec les autres dépêches.

Tous les assistants étaient peu à peu devenus attentifs ; le baron lui-même ne perdait pas un mot de cet entretien.

M. de Vaublanc, après un moment de réflexion, demanda froidement :

— Et puis-je savoir, madame, ce que vous concluez de tout ceci ?

— La conséquence est claire, monsieur le comte ; la soustraction n'a pu avoir lieu pendant que la lettre était confiée à l'administration des postes.

— Fort bien, mais alors où donc, selon vous, aurait-elle eu lieu ?

— Il ne m'appartient plus de le rechercher, et je laisse à qui de droit de découvrir les auteurs de cet acte coupable.

— Eh bien ! madame, reprit le comte, les raisons que vous venez de donner pour mettre à couvert votre responsabilité me semblent spécieuses, je l'avoue ; mais elles ne sont pas suffisamment concluantes, et on peut sans peine imaginer des circonstances fort spécieuses aussi qui les réduiraient à néant. Voyons, madame, parlons avec franchise ; avez-vous quelques motifs de supposer que la soustraction aurait pu se faire ici, chez moi ?

Valérie ne répondit pas.

Madame Chervis qui ne comprenait rien à la réserve de sa compagne, demanda étourdiment :

— Mon Dieu, monsieur le comte, votre maison est une maison riche et respectable ; mais êtes-vous sûr, là, bien sûr... de tous vos gens ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion de suspecter leur probité, répliqua M. de Vaublanc avec un peu de raideur.

— De la part d'une autre personne que madame Chervis, dit la comtesse, une pareille question pourrait paraître fort étrange.

— Il faut bien s'expliquer, pourtant, reprit la vieille direc-

trico avec bonhomie ; madame Arnaud repousse toute grâce, à moins que l'on ne reconnaisse d'abord l'innocence complète de l'administration. Or, on peut bien, sans offenser les excellents maîtres de la Bastide-Vialard, demander, par exemple, si les lettres arrivées ce matin ont été remises immédiatement à M. le comte ou bien si elles seraient restées, pendant un temps plus ou moins court, à la disposition des personnes du logis ?

Valérie paraissait interdite de la manière hardie dont madame Chervis posait les questions ; le comte répondit, après avoir réfléchi quelques secondes :

— En effet, ce matin, j'étais occupé dans mon cabinet et j'avais défendu qu'on me dérangerait ; aussi Charles, a-t-il déposé ici même mon courrier sur cette table, en attendant que j'eusse sonné. Cette pièce est ouverte à tous ; on y entre et on en sort librement, je dois en convenir.

— Et combien de temps votre courrier a-t-il resté dans ce salon ?

— Ma foi ! je ne sais trop... une demi-heure, une heure peut-être.

— Ce temps eût suffi pour qu'une personne étrangère à la maison pût s'introduire ici et violer le secret de votre correspondance, répliqua Valérie, qui, malgré sa réserve, sentait la nécessité de soutenir sa compagne. Mais, pardon ! ajouta-t-elle aussitôt avec timidité, ce panier à ouvrage est-il à demeure dans cette pièce ?

Et elle désignait une élégante corbeille qui se trouvait sur le guéridon.

— Il est vrai, répliqua la comtesse d'un air étonné ; mon panier reste habituellement sur cette table où personne, je pense, n'oserait le toucher... Mais, de grâce, que regardez-vous donc là, madame ?

Valérie avait pris dans la corbeille une mignonne paire de ciseaux à broder et les avait rapprochés de la coupure de l'enveloppe. Une particularité frappait tout d'abord ; c'était que les ciseaux, d'une finesse extrême, étaient très-légèrement ébréchés sur une de leurs branches ; or, l'incision de la lettre présentait une petite éraillure qui s'accordait avec le défaut de ce joli ustensile féminin. Valérie en fit l'expérience sur un morceau de papier, reproduisit exactement l'éraillure aux yeux du comte et des autres personnes présentes. Elle hésitait à tirer une conclusion de cette circonstance, mais madame Chervis se montra plus audacieuse :

— Voilà certainement les ciseaux qui ont servi à faire le coup ! s'écria-t-elle ; maintenant, il ne s'agit plus que de retrouver la colle à bouche au citron et celui qui s'en sert avec tant d'habileté.

— Mes ciseaux ! quelle horreur ! dit la comtesse.

Il y eut un moment de silence ; M. de Vaublanc reprit enfin en pesant chacune de ses paroles :

— Ainsi donc, madame la directrice, selon vous, le vol se serait accompli ce matin, dans ce salon, pendant que j'étais enfermé dans mon cabinet, et l'on aurait employé pour l'opérer les ciseaux de ma femme ?

En matière si grave, répliqua Valérie, je n'oserais rien affirmer ; mais vous pouvez juger par vous-même...

— La chose devient claire comme le jour, interrompit madame Chervis d'un ton assuré. A cette heure, monsieur de Vaublanc, vous n'avez pas besoin de vous creuser beaucoup la tête pour découvrir le coquin ; il vous suffira de vous informer si quelque personne de la maison aurait pu savoir d'avance l'existence de ces billets dans la lettre.

— Eh ! qui l'aurait su ? J'ignorais moi-même...

— Pardon, mon cher comte, interrompit Puyssieux d'un ton enclanchant, c'est moi qui vous ai parlé de ce M. Robillard, l'expéditeur de la lettre, et c'est moi encore qui, à mon passage à D***, lui ai conseillé de vous écrire en vous adressant les fonds du premier versement. A la vérité je n'ai jamais vu l'écriture du dit Robillard ; mais puisque ces dames de la poste sont en train de faire des suppositions, pour quois'arrêteraient-elles en si bon chemin ?

Il y avait tant d'ironie dédaigneuse dans l'accent et les paroles du baron que madame Chervis en fut décontenancée ; mais Valérie attacha sur Puyssieux un regard perçant qui l'obligea de détourner la tête.

La comtesse était partie d'un éclat de rire.

— Voilà, reprit-elle, où l'on en arrive à force de torturer les mots et les faits. Je suis confuse, monsieur de Puyssieux, que, chez moi, vous soyez exposé à subir des plaisanteries de ce genre.

— Ne me plaignez pas, madame, s'écria Puyssieux avec une gaieté affectée. Êtes-vous donc vous-même exempte des soupçons qui pèsent sur tous les habitants actuels de la Bastide-Vialard ? Ces petits ciseaux à broder, qui sont bien authentiquement votre propriété, n'ont-ils pas servi à la perpétration du crime ? Hum ! la justice n'est pas galante, prenez y garde, madame la comtesse !... Voici de même mademoiselle Emma qui rit de bon cœur ; mais est-elle bien sûre qu'on ne trouverait pas dans sa bonbonnière quelques pastilles de gomme au citron ? Ce serait contre elle une grave présomption, je l'en avertis.

Comme l'hilarité était générale, Puyssieux reprit en s'adressant aux directrices de poste :

— Pardonnez-moi, mesdames ; j'ai voulu seulement vous montrer jusqu'où l'on peut aller en donnant aux circonstances les plus simples et les plus naturelles une interprétation arbitraire. Je sais bien que l'honneur immaculé de la poste aux lettres exige des ménagements infinis ; la poste et comme la femme de César qui ne doit pas même être soupçonnée. Néanmoins la maison de madame la comtesse de Vaublanc devrait aussi être à l'abri de certaines insinuations.

Gérard, qui avait été spectateur silencieux de cette scène, intervint brusquement :

— J'ai pour cette maison autant de respect que personne, dit-il ; mais peut-être monsieur le baron aurait-il dû laisser à M. de Vaublanc le soin de la défendre lui-même.

— Quoi donc ! monsieur l'ingénieur prétendrait-il m'apprendre les convenances ? demanda Puyssieux avec colère ; je donne quelquefois des leçons, mais je n'en reçois jamais.

— Vous en auriez pourtant besoin quand vous parlez à des dames sur ce ton insultant...

— Paix ! messieurs, je vous en prie, interrompit le comte avec autorité ; permettez-moi de vous rappeler à l'un ou à l'autre qu'à moi seul appartient d'apprécier ce qui se passe chez moi, en ma présence... Vous voyez, mesdames, ajouta-t-il avec mécontentement en se tournant vers les directrices, quelles pénibles discussions suscite cette misérable affaire... Mais il faut en finir ; voyons, madame Arnaud, qu'attendez-vous de moi ?

— Simplement, monsieur, répliqua Valérie avec calme, que vous reconnaissez pour un acte de justice, ce désistement qui était d'abord un acte de condescendance de votre part.

— Je le voudrais ; mais, au point où sont les choses, innocenter les employés de la poste ne serait-ce pas reconnaître coupables les gens de ma maison ? Or, il ne m'est pas suffisamment prouvé... Enfin, à quoi bon tout cela, puisque je désire laisser ma réclamation dans l'oubli ?

— Je vous supplie, monsieur le comte, de ne pas prendre mon insistance en mauvaise part, répliqua Valérie en se levant ; mais il ne m'est pas permis d'accepter une grâce... Ou bien votre accusation n'est pas fondée et je vous demande de le reconnaître hautement, ou elle a une base sérieuse, et alors je dois exiger que le malfaiteur soit recherché et puni.

Le comte Gérard et le baron lui-même étaient émerveillés de la puissance de logique, de la fermeté, avec lesquelles cette jeune et charmante femme soutenait sa cause.

— Vrai Dieu ! madame, reprit M. de Vaublanc, vous entendez à merveille la considération qui doit s'attacher à un fonctionnaire public, et vous défendez la vôtre avec autant de dignité que d'énergie. Allons ! nous ne discuterons pas plus longtemps sur une question de forme... Je le déclare donc devant toutes les personnes ici présentes qui pourront en témoigner au besoin : la soustraction des valeurs ne me semble pas devoir être imputée à l'administration des postes en général,

ot à la direction de Saint-Martin en particulier. Bien plus, certaines circonstances que madame Arnaud vient de constater avec tant de sagacité, me donnent le désir d'ouvrir une enquête dans ma maison, et je ne manquerai pas de la faire très-prochainement. Eh bien ! madame, ajouta-t-il d'un ton gracieux, êtes-vous contente ? Et la directrice des postes, maintenant que satisfaction lui est donnée, voudra-t-elle nous traiter en hôtes et en amis ?

Ce langage ne pouvant manquer d'être compris de Valérie. Elle remercia le comte de sa condescendance, et s'excusa envers les dames de les avoir fatiguées si longtemps de cette désagréable affaire.

—Qu'il n'en soit donc plus parlé ! s'écria Emma joyeusement ; mon bon père, comme à l'ordinaire, a trouvé moyen de concilier toutes les convenances et tous les intérêts... Mais savez-vous, madame, continua-t-elle d'un ton de reproche, que, pour votre première visite à la Bastide, vous nous avez bien rudement traitées ?

—Il est vrai, dit la comtesse avec un peu d'aigreur, grâce à madame la directrice, tout ici, jusqu'à mes ciseaux à broder, est devenu suspect.

—Ah ! elle sait joliment défendre l'administration ! s'écria madame Chervis transportée du triomphe de sa compagne ; aussi, je peux partir tranquille ; je suis sûre qu'il y aura toujours une maîtresse femme au bureau de Saint-Martin.

On changea d'entretien, et Valérie se mit alors à causer avec tant de tact, d'esprit, de parfaite connaissance du monde, que les assistants tombèrent sous le charme de cette parole facile, modeste et bienveillante. Le comte et la comtesse elle-même ne cachaient pas le plaisir qu'ils trouvaient à l'écouter ; Emma était ravie, tandis que madame Chervis, malgré sa locacité habituelle, se taisait devant une supériorité si réelle et si imposante, Gérard seul ne manifestait aucune surprise, et souriait. En revanche, le baron de Puyieux était profondément préoccupé ; son air dédaigneux, son aplomb hautain avaient disparu ; il suivait des yeux chaque mouvement de la jeune femme, et paraissait commenter intérieurement chacune de ses paroles. Enfin, n'y tenant plus, il profita d'un moment où la conversation devenait générale pour demander bas à Valérie :

—De grâce, madame, excusez ma hardiesse ; mais il est impossible que deux femmes réunissent au même degré tant de beauté et de qualités séduisantes. Aussi malgré un changement de nom et de position, suis-je convaincu que j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer à une autre époque et dans un autre pays. On ne saurait vous oublier quand on vous a vue une fois.

Valérie se leva

—Monsieur de Puyieux se trompe sans doute, répliqua-t-elle avec aisance : il y a trop loin du monde où il vit à une humble directrice des postes telle que moi.

En même temps elle prit congé de la famille de Vaublanc, à laquelle madame Chervis fit aussi ses adieux. Le comte et la comtesse exprimèrent à madame Arnaud le désir de la recevoir le plus souvent possible à la Bastide-Vialard, et Emma, comme on peut le croire, appuya chaudement l'invitation.

—Oh ! venez nous voir, madame Arnaud, dit-elle d'un ton suppliant : vous ne pouvez abandonner ainsi une pauvre malade ! venez à la Bastide ou j'irai vous chercher à Saint-Martin.

Valérie promit de venir aussi souvent que ses devoirs le lui permettraient. Elle profita du moment où madame Chervis occupait l'attention de la famille de Vaublanc pour dire bas à l'ingénieur :

Veillez bien, monsieur Gérard ; vos amis ont peut-être plus besoin de vous que vous ne l'imaginez !

Gérard répondit seulement par un signe d'intelligence ; mais, si courts qu'eussent été ces rapports entre lui et madame Arnaud, ils avaient été surpris par Puyieux qui ne perdait pas Valérie de vue. Comme elle s'éloignait avec madame Chervis, il s'approcha de Gérard et il lui dit avec agitation :

—Vous connaissez cette femme, monsieur ? N'essayez pas de le nier... vous la connaissez certainement.

—Et s'il ne me plaisait pas de répondre à cette question ?

—Monsieur !... gronda le baron dont les yeux brillèrent d'un feu menaçant.

Mais il se ravisa presque aussitôt et poursuivit plus bas :

—Cette lutte doit cesser, et il importe que nous ayons une explication... Pas de bruit, et allez m'attendre au billard.

—J'y vais, répliqua Gérard du même ton.

En levant les yeux, ils aperçurent Emma qui les observait : une expression de surprise et d'effroi se reflétait sur le visage de la jeune fille, comme si elle eût entendu ou tout au moins deviné ce qui venait de se passer entre eux.

Le comte et la comtesse rentrèrent après avoir reconduit les visiteuses, et l'on parla encore de madame Arnaud, de madame Chervis, du vol mystérieux qui s'était accompli le matin. Mais Emma était distraite ; Gérard et le baron avaient un air sombre et embarrassé ; aussi la conversation ne tarda-t-elle pas à languir. Bientôt M. de Vaublanc retourna dans son cabinet pour se livrer à ses travaux ordinaires, et les deux jeunes gens se retirèrent sous différents prétextes. La comtesse elle-même, ayant des ordres à donner, quitta le salon, et Emma resta seule pendant quelques instants.

Alors mademoiselle de Vaublanc se souleva, et posant par terre son pied blessé, essaya de marcher. D'abord la douleur lui arrachait des plaintes étouffées ; mais peu à peu elle s'aguerrit et parvint à faire sans trop de peine le tour de la pièce. Satisfaite du résultat de son expérience, elle se rassit et se mit à réfléchir profondément.

II

LE BILLARD.

Le jardin de la Bastide était entouré d'une charmille épaisse, où l'on trouvait, à toute heure de la journée, de l'ombre et de la fraîcheur. Des eaux abondantes, provenant du bassin de la cour, formaient de distance en distance des jets d'eau, des castelles, des fontaines rustiques ; et un tapis de gazon, qui ouait le sol, ajoutait au charme de la promenade dans ces ombreuses avenues.

Plusieurs constructions de parade, belvédères, chalets suisses, chapelles gothiques s'élevaient sur divers points, soit pour servir de lieux de repos, soit tout simplement pour satisfaire aux lois de la perspective. La plus importante était un pavillon dans le goût oriental, que l'on appelait "le kiosque". Situé à peu de distance de la maison, il en était pourtant assez éloigné pour qu'une gaieté bruyante pût s'y épancher librement, aussi contenait-il la salle de billard, et les hôtes masculins de l'habitation s'y réunissaient d'ordinaire après dîner. C'est dans cette salle que se trouvaient Gérard et le baron de Puyieux, quelques instants après que les directrices eurent quitté la Bastide-Vialard.

L'ingénieur, debout et appuyé contre le billard, était un peu pâle, mais calme en apparence. Le baron, de son côté, assis sur une chaise, les jambes croisées, ne montrait plus aucune colère ; il semblait absorbé par une pensée importune qu'il essayait vainement de dominer. Cependant il dit d'un ton à la fois roide et distrait :

—Puis-je savoir, monsieur, pourquoi vous vous êtes abstenu de répondre lorsque je vous ai demandé si vous connaissiez cette madame Arnaud ?

—Tout bonnement, monsieur, parce que je m'abstiens, habituellement de répondre à certaines questions, faites sur certain ton, par certaines personnes.

—Fort bien, nous allons tout à l'heure discuter vos motifs... Véritablement, poursuivit-il, d'un air rêveur, je suis confondu de cette étonnante ressemblance... Mais, si je ne me trompe, vous avez vous-même habité le département de*** ; ne trouvez-vous pas que cette madame Arnaud, quoique plus maigre et plus délicate, rappelle d'une manière incroyable une dame

qui excitait alors des admirations ardentes dans le pays breton ?

— C'est possible, répondit l'ingénieur, mais est-ce donc pour causer de la directrice des postes de Saint-Martin que vous avez souhaité de me voir ici seul à seul ?

Puysieux tressaillit et le regarda fixement. Rendu enfin à lui-même, il dit avec brutalité :

— Soit, monsieur. Eh bien ! je voulais vous déclarer que je ne souffrirai pas plus longtemps vos façons insultantes. Plusieurs fois aujourd'hui vous m'avez parlé sur un ton que je ne tolère chez personne. L'un de nous deux est de trop dans cette maison et doit en sortir au plus tôt.

— Quant à moi, monsieur, répliqua Gérard se contenant à peine, je ne sortirai pas de la Bastide tant que ses maîtres m'y verront avec plaisir, et tant que j'aurai une raison d'y rester. Ne croyez pas qu'aucune intimidation me décide à vous céder le terrain. Je ne peux deviner précisément quels sont vos projets, vers quel but vous tendez, mais je soupçonne que ces projets n'ont rien de louable. Votre acharnement contre moi, votre désir évident de m'éloigner sont des motifs de plus pour que j'aie l'œil ouvert sur vos actions. J'avais annoncé mon départ pour demain, je ne partirai pas ; voilà le cas que je fais de vos menaces.

— Vous partirez ! répliqua le baron froidement.

— Et qui m'y obligera ?

— Moi... moi que vous gênez, et que vos assiduités auprès de mademoiselle de Vaublanc importunent.

Mais quel droit exclusif avez-vous d'offrir ainsi vos hommages à Emma ? Vous a-t-elle donc témoigné une préférence qui autorise un semblable privilège ?

La voix de Gérard était devenue un peu tremblante en prononçant ces dernières paroles. Puysieux s'en aperçut.

— Peut-être, répliqua-t-il ; sachez seulement, monsieur, que si les maîtres de cette maison avaient à choisir entre vous et moi, leur préférence ne se manifesterait pas en votre faveur.

— Les choses en sont-elles là ? demanda l'ingénieur avec un étonnement douloureux, le comte est-il fasciné à ce point par vos forfanteries, vos promesses mensongères et irréalisables ? Madame de Vaublanc s'est-elle laissée prendre à l'afféterie hypocrite de votre langage ? Et Emma, Emma, si franche et si bonne, a-t-elle donc oublié une affection loyale pour prêter l'oreille aux propos d'un libertin usé, blasé et sans cœur ?... Tenez, monsieur, continua-t-il avec énergie, à mon tour je vous dirai : Finissons-en. C'est un duel que vous voulez, n'est-ce pas ?... J'y consens ; nous nous battons.

— A la bonne heure ! répliqua le baron avec ironie ; vous autres savants, vous avez l'intelligence dure quand il ne s'agit pas de calculs et de figures géométriques... Mais, puisque nous nous entendons enfin, nous pouvons arranger la partie à la satisfaction commune. D'abord ne vous semble-t-il pas comme à moi que le nom de la famille de Vaublanc ne doit nullement être prononcé dans cette affaire ?

— J'approuve ce scrupule.

— Donc, aux yeux du monde, ce duel n'aura d'autre motif qu'une antipathie de caractères, fort réelle de mon côté, je vous assure, des différences d'opinion, des rivalités de préférence, que sais-je ? Et nos témoins eux-mêmes n'auront pas besoin d'en savoir davantage.

— Je me conformerai, pour ma part, à cet arrangement ; mais où et quand nous rencontrerons-nous ! J'ai maintenant grande hâte, je vous l'assure...

— Il faut pourtant que nous prenions le temps de nous procurer des témoins. D'ailleurs, cette rencontre ne saurait avoir lieu tant que nous serons les hôtes de M. de Vaublanc. Il importe donc que nous quittions la Bastide ; et comme nous ne pourrions le faire en même temps sans exciter des soupçons, l'un de nous devra partir aujourd'hui même ; ce sera vous, je l'espère.

— A merveille, monsieur ! Vous en revenez toujours à vos fins, et vous êtes tenace dans vos résolutions ; mais je vous prouverai que je ne suis pas moins opiniâtre. Je quitterai la Bastide quand vous la quitterez vous-même.

— Vous ne voulez donc pas vous battre ? Que diable ! monsieur, nous ne pouvons pourtant pas échanger une balle ou un coup d'épée dans le salon de la comtesse de Vaublanc !

— Je ne veux pas, répliqua Gérard, que vous puissiez profiter de mon absence pour me calomnier auprès des personnes dont l'estime et l'affection me sont précieuses... Mes souvenirs à votre sujet sont vagues, monsieur le baron de Puysieux ; mais votre réputation en Bretagne serait de nature à me faire craindre toute espèce de perfidies... Quittons l'un et l'autre la Bastide dès ce soir, et nous nous battons demain.

— Votre opinion sur mon compte me touche peu ; mais si vous avez entendu parler de moi en Bretagne, vous ne pouvez ignorer qu'une affaire d'honneur ne m'effraye guère ; je commence à croire qu'il n'en est pas ainsi de vous.

Battons-nous ici... sur le champ ! s'écria Gérard indigné.

— Avec quoi donc ? des queues de billard sans doute ! dit Puysieux en haussant les épaules. Allez, monsieur, je compte vous mettre à la raison avec des armes plus sérieuses et plus nobles.

— Et moi je pensais que vous auriez assez de bon goût pour laisser aux guerriers de poème épique les longs discours et fanfaronnades qu'ils échangeaient avant d'en venir aux mains. Là-bas, en effet, on parlait de vous, si j'ai bonne mémoire, comme d'un duelliste de profession...

— Cela vaut mieux encore que d'encourir, comme vous, le soupçon de lâcheté.

— Misérable !

Gérard, furieux, s'élançait sur le baron, quand un cri perçant retentit derrière lui et l'arrêta court. La porte du pavillon venait de s'ouvrir ; mademoiselle de Vaublanc, se soutenant à peine, entra dans la salle de billard.

L'ingénieur stupéfait put seulement balbutier :

— Emma ! mademoiselle Emma ! Est-il possible ?

Puysieux, beaucoup plus maître de lui, courut d'un air oppressé vers la jeune fille qui boitait cruellement et la conduisit vers une chaise en disant :

— Ah ! mademoiselle, quelle imprudence ! que dira votre mère ?

Emma se laissa tomber sur un siège, et soit émotion, soit effet de la souffrance, elle resta quelques instants sans parler. Les deux jeunes gens, penchés vers elle, l'observaient avec inquiétude. Enfin, elle sourit faiblement et dit en essayant de prendre ce ton espiègle qui lui était ordinaire :

— Vous ne m'attendiez pas, messieurs ? Mais je savais que je vous trouverais ici et... et j'ai voulu vous surprendre.

— Heureux, mademoiselle, celui de nous qui est l'objet de ce courageux effort ! répliqua Gérard avec mélancolie ; et pourtant il devra peut-être regretter...

— Laissons cela, interrompit Emma précipitamment. Messieurs, vous êtes des amis de mon père, et à ce titre vous m'êtes également chers. J'ai remarqué entre vous certains signes de mésintelligence, et tout à l'heure, au salon, j'ai entendu certaines paroles... Sûre de vous rencontrer l'un et l'autre, je suis venue du mieux que j'ai pu, en m'appuyant aux arbres de l'allée, et sans doute j'arrive à temps.

— A temps ! répéta le baron d'un ton léger, et que craignait donc notre charmante visiteuse ? Le fait est que, M. Gérard et moi, nous nous préparions à jouer une partie. Il m'avait défié et je voulais lui prouver...

— N'essayez pas de me tromper, reprit Emma d'un ton sérieux ; je ne suis pas aussi crédule qu'on le croit. Depuis deux jours, M. Gérard et vous, vous êtes constamment en guerre sourde, vous échangez des regards de colère. J'en ai la certitude, les plus sinistres projets vous ont réunis ici... Messieurs, écoutez-moi : j'aurais dû peut-être prévenir mon père et ma mère de mes soupçons, les prier d'intervenir amicalement auprès de vous. Mais mon père est vif, emporté ; je redoutais qu'il ne fut profondément blessé de voir sa maison devenir le théâtre de vos discussions, auquel cas sa colère serait tombée inévitablement sur vous deux. Ma mère, de son côté, est si impressionnable, si nerveuse, qu'une pareille intervention l'eût

émue d'une manière dangereuse pour sa santé. Je me suis décidée, bien que peut-être cette démarche soit contraire aux usages du monde, à remplir moi-même le rôle de messager de paix. Votre amour-propre ne saurait avoir à souffrir devant moi. Si je ne me trompe, les torts sont réciproques ; vous, monsieur le baron, vous avez été parfois un peu trop mordant avec Gérard, vous, monsieur Gérard, vous avez eu tort de répondre avec aigreur à des plaisanteries sans portée... Allons ! messieurs, que je vous voie vous donner la main. Je vous demande cette grâce au nom de mon père, de ma mère, en mon propre nom... Oh ! je vous en prévient, ajouta-t-elle avec vivacité, je détesterais toute ma vie celui de vous qui refusera !

Les deux jeunes gens ne bougèrent pas.

—Voilà une menace, mademoiselle, dit le baron, qui pour ma part me déciderait aux plus pénibles efforts ; mais d'où vous vient cette pensée, qu'il existe des motifs d'inimitié entre M. Gérard et moi ? M. Gérard n'a-t-il pas été un modèle d'urbanité depuis qu'il habite la Bastide ? A-t-il essayé d'accaparer à mon détriment un bienveillance et une estime auxquelles je tiens par-dessus tout ? Alors pourquoi en voudrais-je à M. Gérard ?

—Et moi, mademoiselle, reprit l'ingénieur à son tour, n'ai-je pas pu vous prendre plusieurs fois à témoins des aménités dont m'honorait M. de Puyssieux ? Quand, sur l'invitation de votre père, je suis revenu, après plusieurs mois d'absence, dans cette maison où je trouvais autrefois tant de confiance et de cordialité, ai-je pu reconnaître un changement funeste, surtout dans la personne dans l'affection m'était le plus chère ? Enfin, n'ai-je pas foi complète dans la loyauté de M. le baron, dans son puissant crédit auprès des ministres, dans ses intentions franches et désintéressées pour la famille de Vaublanc, dans son profond respect pour vous-même ?... Et s'il en est ainsi, comment aurais-je le moindre grief contre M. de Puyssieux ?

Aucun reproche direct, aucune injure, si sanglante qu'elle fût, n'eût égalé la haine et la colère qui perçaient dans les paroles ironiques des deux rivaux. Emma effrayée ne put retenir ses larmes.

—Messieurs, dit-elle en sanglotant, votre conduite envers moi est bien cruelle. Mes prières mêmes semblent vous animer davantage l'un contre l'autre. J'espérais que mon intervention, si contraire aux usages reçus, aurait un résultat différent. Je croyais pouvoir compter sur votre modération, votre générosité... Monsieur Gérard, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, vous, depuis si longtemps notre ami à tous, aurez-vous le courage de me refuser ce que je vous demande avec tant d'instances ? Et vous, monsieur de Puyssieux, est-ce ainsi que vous me prouverez les sentiments de... de dévouement, que vous m'avez exprimés maintes fois ?

Soit calcul ou instinct féminin, soit qu'en effet Emma n'accordât aucune préférence à l'un des jeunes gens sur son rival, ni l'un ni l'autre n'aurait pu se prévaloir d'un regard plus tendre, d'un accent plus affectueux quand elle leur avait adressé successivement la parole. L'équilibre parfait qu'elle gardait entre eux les confirmait dans leur inimitié mutuelle et ils se taisaient. Le baron, le premier, reprit la parole, avec une présence d'esprit qui lui donnait l'avantage dans cette discussion :

—Votre intervention, mademoiselle, est celle d'un ange de douceur et de paix ; elle me pénètre, quant à moi, de gratitude et d'admiration ; pour vous le prouver, je m'en remets entièrement à votre merci. Si vous m'imposez l'oubli de certaines offenses que je n'ai pas l'habitude de pardonner, je tâcherai de vous obéir. Seulement, de grâce, ne me demandez pas davantage : il ne dépend pas de moi d'accorder mon amitié au premier venu. Bien plus, comme en dépit de ma volonté je pourrais ressentir trop vivement une nouvelle injure, trouvez bon que l'un de nous, celui que vous désignerez, quitte la maison au plus tôt ; ainsi toute occasion de conflit cessera et vous ne serez plus affligée du spectacle de nos divisions.

En parlant ainsi, le baron regardait Gérard comme pour le défer d'appuyer cette proposition. L'ingénieur comprit.

—Pour cette fois, mademoiselle, reprit-il avec assurance, je partage l'opinion de M. de Puyssieux. Il est impossible en effet que, lui et moi, nous demeurions plus longtemps sous le même toit ; et je joins mes instances aux siennes pour vous prier de désigner celui de nous qui devra se retirer devant l'autre.

Emma paraissait mortellement embarrassée.

—Messieurs, dit-elle avec angoisse, que me demandez-vous ? Comment pourrais-je faire un choix entre les hôtes de mon père, interdire sa maison à l'un de ses amis ? N'exigez pas, je vous en prie, que je prononce entre vous, car mon choix, quel qu'il fût, me laisserait de vifs regrets... Que le plus sage des deux consente à se retirer et je lui serai toujours reconnaissante de ce sacrifice.

Mais Puyssieux et Gérard, par un accord tacite, semblaient déterminés à obtenir que mademoiselle de Vaublanc manifestât, d'une manière quelconque, sa préférence. L'ingénieur reprit avec émotion :

—Dieu m'en est témoin, mademoiselle Emma, je voudrais satisfaire le moindre de vos vœux, fût-ce au prix de mon sang ; mais, dans la circonstance actuelle, l'honneur me défend de céder à l'intimidation que M. le baron voudrait exercer sur moi. Ainsi donc, à moins que vous ne m'invitez d'une manière formelle à laisser le champ libre à certaines prétentions...

—Oh ! monsieur, dit Emma, ne songez qu'au mortel embarras où je me trouve et à mon ardent désir de prévenir une querelle dont les conséquences seraient terribles peut-être... Allons ! mon cher Gérard, poursuivit-elle d'un ton chaleureux, vous êtes le plus jeune, vous êtes aussi le plus calme et le plus raisonnable ; d'ailleurs nous nous connaissons depuis longtemps. Vous souvenez-vous, Gérard, de l'époque où vous veniez nous voir à la ville, vêtu de votre uniforme de l'École polytechnique ? Avec quelle naïveté moi toute petite alors j'admirais votre tenue militaire ! Aussi, je vous en conjure, Gérard, écoutez plutôt mes prières que les inspirations d'un vain amour-propre.

Cette requête, présentée d'un ton attendri et caressant, par une jeune et charmante créature qui invoquait des souvenirs d'enfance, était de nature à émouvoir Gérard ; aussi se sentait-il bien près de céder. Par malheur il aperçut un sourire méphistophélique sur les lèvres du baron ; il crut comprendre que l'exclusion prononcée par Emma, bien qu'adoucie, n'était pas moins la preuve d'une préférence marquée pour son rival. Son cœur se serra ; il dit d'une voix étouffée et les larmes aux yeux :

—Ainsi donc, mademoiselle, c'est moi qui, de votre propre aveu, dois me retirer devant les exigences de M. de Puyssieux ? Il avait donc raison tout à l'heure de se vanter qu'il occupait dans les affections de toute la famille une meilleure place que moi ? A quoi bon rappeler ces anciens rapports d'intimité, de confiance réciproque, si je dois être sacrifié à un nouvel ami qui peut-être...

—N'interprétez pas ainsi la demande que je vous adresse ! s'écria mademoiselle de Vaublanc ; je n'ai pas de choix à exprimer entre vous et M. de Puyssieux ; mais n'avez-vous pas annoncé que vos devoirs vous obligeraient à quitter demain la Bastide ? Et n'était-il pas tout naturel que, malgré mon regret de vous voir partir, je m'adressasse d'abord à vous ?...

—Il suffit, mademoiselle, répliqua l'ingénieur d'un ton abattu ; votre pitié essaierait en vain de guérir la blessure que m'a faite votre franchise. Je partirai donc, je ne gênerai plus M. de Puyssieux quoique, lui et moi, nous devions encore nous revoir.

Le baron fit un signe de tête.

—Encore un fois, monsieur Gérard, reprit Emma éhalemment, je repousse l'interprétation que vous donnez à mes actions et à mes paroles. Je ne vous sacrifie à personne, je ne vous préfère personne. Ma demande prouverait plutôt la confiance que j'ai dans votre ancien dévouement pour ma famille et pour moi... Dites, Marcelin, ajouta-t-elle en baissant la voix, cette explication ne serait-elle pas plus naturelle que la vôtre ?

Gérard parut de nouveau tenté de céder à ces assurances amicales ; mais l'air triomphant, le sourire moqueur du baron vinrent encore en détruire l'effet.

—Peut-être, mademoiselle, répliqua-t-il, et je serais heureux de croire que vous ne vous trompez pas vous-même sur le motif de cette décision... Quoi qu'il en soit, je me rendrai à votre désir, vous pouvez y compter.

En ce moment, on entendit la voix de la comtesse, qui appelait Emma dans le jardin. Mademoiselle de Vaublanc essuya ses yeux :

—Messieurs, dit-elle, ma mère va sans doute venir me chercher ici. Je vous en conjure, qu'elle ne se doute pas...

Comme elle parlait encore, la porte s'ouvrit et la comtesse entra toute effarée.

—Quoi donc ! mon enfant, es-tu là ? demanda-t-elle : quelle inquiétude tu m'as causée quand je ne t'ai plus trouvée au salon ! Comment es-tu venue ici ? quelle est cette nouvelle folie ?

—Chère maman, répondit Emma en rougissant, on m'avait laissée seule... J'ai voulu essayer mes forces, et sachant que ces messieurs étaient dans la salle de billard...

—C'est une imprudence, qui retardera sans doute ta guérison. Tu as dû bien souffrir... Mais, bon Dieu ! on croirait que tu as pleuré ?

—Ce n'est rien, chère maman ; un mouvement trop brusque... vous savez combien de fois vous m'avez reproché ma vivacité et mon étourderie !

Cependant la comtesse soupçonna qu'on lui cachait quelque chose ; elle regarda successivement sa fille et les deux jeunes gens dont la contenance trahissait un certain embarras. Puy-sieux fut encore le premier à recouvrer sa présence d'esprit.

—Quoi ! madame, reprit-il en souriant, pourriez-vous reprocher à mademoiselle de Vaublanc son acte de courage, de stoïcisme ? Une Romaine n'eût pas fait mieux !

—Oui, oui, raillez-la bien, monsieur le baron, dit la comtesse, cette cruelle enfant l'a mérité.

Puysieux voulut protester contre cette intention, madame de Vaublanc se tourna vers l'ingénieur.

—Monsieur Gérard, poursuivit-elle, n'avez-vous pas vu mon mari ? Tout à l'heure il vous cherchait pour vous consulter sur quelque'un de ses projets ordinaires.

—Je vais le rejoindre, madame, répliqua Gérard avec mélancolie ; aussi bien, il est temps que je prenne congé de lui et de vous, car je compte quitter la Bastide aujourd'hui même.

—Quoi ! vous partez ?

—Ce soir ; des affaires indispensables...

—Monsieur Gérard, dit Emma en lui jetant un regard de reproche, ces affaires ne pourraient-elles pas se remettre ?

—Non, mademoiselle... D'ailleurs, la gaieté ne peut manquer de revenir ici après mon départ ; on n'y parlera plus de tunnels, de roches et d'entreprises, motifs de conversations toujours si désagréables à des dames. M. le baron de Puysieux trouvera certainement des sujets d'entretien beaucoup moins ennuyeux...

—Soit donc, répliqua la jeune fille offensée.

—Je crains bien, monsieur Gérard, reprit la comtesse avec distraction, qu'au chagrin de vous perdre se joigne encore pour moi celui d'entendre toujours parler de semblables choses ; le conte ne saurait ainsi lâcher prise... Mais allons ! Emma tu es fort mal ici ; il faut regagner au plus vite la chaise longue dans le salon. Tu as eu de la force et du courage pour venir ; en auras-tu moins pour t'en retourner ? Appuie-toi sur mon bras et marche lentement.

Emma se leva et, soutenue par sa mère, elle se dirigea vers la porte. Cependant, comme elle chancelait encore et paraissait beaucoup souffrir, Puysieux s'élança et offrit de la soutenir de l'autre côté.

—Volontiers, monsieur le baron, répondit-elle gracieusement.

Et elle accepta son bras.

Gérard, fou de douleur, de honte et de colère, les regarda s'éloigner.

—Plus de doutes, murmura-t-il en se cachant le visage dans ses mains, elle l'aime... Mais je le tuerai, ou il me tuera !

Le même soir, à l'heure à peu près où la voiture de Planchet traversait le bourg de Saint-Martin, Valérie et madame Chervis étaient dans le bureau de poste, causant de leur séparation prochaine, quand Gérard parut en costume de voyage et portant lui-même sa petite valise. Il était triste et salua les deux directrices d'un air contraint.

—Quoi donc ! monsieur l'ingénieur, demanda madame Chervis avec sa familiarité habituelle, quittez-vous déjà la Bastide ? On disait que vous y resteriez quelques jours encore.

—Je retourne à la ville, madame ; pensez-vous que je trouve de la place dans la voiture du courrier ?

—Il y en a toujours, monsieur Gérard ; si ce pauvre Planchet n'avait pas le service des dépêches, il ne gagnerait pas le prix de l'avoine que mangent ses chevaux... Ah çà ! pourquoi ne nous avez-vous pas parlé de votre départ aujourd'hui, quand nous sommes allées à la Bastide ?

—J'ignorais encore moi-même que je dusse partir sitôt.

—Et sans doute, reprit Valérie, monsieur Gérard, en prenant une détermination aussi prompte, n'a pas oublié combien de raisons pressantes auraient dû le retenir auprès de la famille de Vaublanc ?

—Je n'ai rien oublié, madame ; mais il s'est passé des choses telles qu'il ne m'était pas possible de demeurer à la Bastide un instant de plus.

Valérie n'osait poser de questions directes ; madame Chervis n'eut pas tant de réserve.

—Je gagerais, dit-elle, que ce grand fat de baron de Puysieux est pour quelque chose dans tout ceci ! Nous avons vu ce matin comme vous saviez le remettre à sa place, mais il fait vraiment la pluie et le beau temps là-bas.

—Il y fera peut-être aussi le tonnerre et la tempête ! dit l'ingénieur avec abattement.

—Et cependant, reprit Valérie d'un ton de reproche, monsieur Gérard, a laissé libre carrière à cette influence ennemie.

—Mes torts ne sont peut-être pas aussi grands qu'ils le paraissent, répliqua l'ingénieur mystérieusement ; je ne quitte pas ce pays pour longtemps, et M. de Puysieux et moi, nous nous retrouverons sans aucun doute.

L'animation qu'il mettait dans sa réponse donna un soupçon de la vérité à Valérie. Mais avant que la jeune directrice eût pu adresser à l'ingénieur une nouvelle question, on entendit le bruit de la voiture sur la route caillouteuse, et Thérèse s'écria en entrant précipitamment :

—Les dépêches et les voyageurs... Voici Planchet !

Bientôt la salle fut pleine de monde et une extrême activité régna dans le bureau. Néanmoins, madame Arnaud dit à Gérard au moment où il allait monter en voiture :

—Quoi qu'il arrive, gardez-vous bien de provoquer en duel le baron de Puysieux... C'est un bretteur, il passait en Bretagne pour avoir tué ou blessé en duel tous ses adversaires. S'il vous provoque, n'acceptez pas la provocation. Les chances, dans tous les cas, ne seraient pas égales, car vous êtes un honnête homme et lui... Ayez plutôt quelque patience et je parviendrai peut-être à débarrasser la Bastide-Vialard de cette hôte dangereux. Me promettez-vous d'éviter un duel ?

—Madame, répliqua Gérard, il ne dépend plus de moi de faire une semblable promesse.

—Il le faut pourtant ; si vous vous battez contre lui, vous ne serez pas longtemps un obstacle à ses funestes desseins.

—Messieurs les voyageurs, en voiture ! cria le conducteur en ouvrant la portière.

Gérard se pencha vers la directrice :

—Madame, murmura-t-il, il est trop tard... Arrive que pourra, je ne reculerai pas !

Il fit un signe d'adieu et se jeta dans la patache. Le bureau redevenit solitaire, et Valérie, se trouvant seule avec madame Chervis, dit avec distraction :

—Que Dieu me pardonne ! j'ai bien peur d'avoir poussé ce malheureux jeune homme, M. Gérard, dans un mauvais pas.

Ce matin je n'ai pas songé à le prévenir que le baron de Puy-sieux passait pour un duelliste de l'espèce la plus dangereuse ! N'importe ! je ne dois pas souffrir... Pourvu que j'aie le temps de prendre des mesures pour empêcher ce malheur !

Valérie avait exprimé tout haut les réflexions dont son esprit était occupé, sans s'apercevoir qu'elle révélait des circonstances ignorées de madame Chervis. Celle-ci se redressa brusquement :

— Ah ça ! ma chère, demanda-t-elle, vous connaissiez donc ces messieurs ? Où les avez-vous vus ? où leur avez-vous parlé ?

— Mais ce matin... à la Bastide.

— N'étais-je pas là ? Vous n'avez pas échangé vingt paroles avec l'un ou avec l'autre. D'ailleurs, comment sauriez-vous certaines particularités qui les concernent, que le baron est un homme dangereux et que l'ingénieur... Allons ! c'est encore un secret, n'est-ce pas ? Ah ! ma chère camarade, vous êtes une charmante personne, active, et pas sotte du tout... mais vous pouvez vous vanter d'être joliment cachotière !

Valérie se mit à rire.

— Oui, oui, riez, reprit madame Chervis moitié plaisantant, moitié fâchée, mais si je ne devais pas partir demain pour ma nouvelle résidence, je tirerais cette affaire au clair, le vous le jure !

— Ainsi donc, reprit Valérie qu'amusait cette curiosité féroce, vous n'avez encore rien découvert dans ce dictionnaire d'adresses que vous lisez avec tant d'attention depuis trois jours ?

— J'ai découvert un fonctionnaire public du nom d'Arnaud.

— Ah !... et quelles fonctions exerçait-il ?

— Il était exécuteur des hautes œuvres à...

— Fi l'horreur !... F^o donc, madame ! répliqua Valérie.

— Ce n'est donc pas cela ?

— Quoi ! madame, avez-vous pu croire... Mais n'avez-vous rien trouvé non plus au sujet de mon proche parent, M. de Bernay ?

— Je n'ai trouvé qu'un comte de Bernay, pair de France, répliqua la directrice avec une sorte de colère ; tout cela ne va guère ensemble !... Mais je saurai la vérité, je la saurai, je le veux !

Cependant elle partit le lendemain, comme elle l'avait annoncé ; et bien que Valérie lui eût fait en la quittant mille protestations d'amitié, la bonne dame n'en savait pas davantage à l'égard de sa mystérieuse amie.

III

L'INVITATION

Quelques jours se passèrent. Madame Arnaud, demeurée seule au bureau de poste, paraissait uniquement occupée de remplir ses fonctions avec zèle et ponctualité. Elle sortait peu et se contentait de prendre l'air de temps en temps dans le petit jardin attenant à la maison. Elle avait fait pourtant des visites au maire, au curé, au médecin et à deux ou trois autres personnes notables du bourg ; mais tout en s'acquittant de ses devoirs de bon voisinage, elle avait insinué qu'elle désirait vivre dans la solitude, et qu'elle n'accepterait aucune invitation. Ses manières et son langage avaient peut-être un peu étonné les braves gens de Saint-Martin ; mais il y avait tant de bienveillance dans son accent, tant de douceur et de simplicité dans sa personne, qu'aucun n'eut la pensée d'attribuer ce goût pour la retraite à un sentiment de fierté ; tous devinèrent au contraire une âme blessée qui avait besoin de recueillement et de silence.

Les bruits qui avaient cours sur la nouvelle directrice confirmaient cette impression favorable. Jeanne Marsais et sa fille Suzette exaltaient partout sa bienfaisance ; M. le maire, qui avait transporté chez elle les registres de l'état civil et dont les actes étaient inscrits avec autant d'exactitude que d'élégance, vantait en toute occasion sa complaisance et son habileté. La factrice et les deux piétons prononçaient son nom avec

une espèce de réserve respectueuse. C'était " la nouvelle madame qui avait fait, dit, ou ordonné, " et ils s'inclinaient les premiers devant ces décisions suprêmes. Pied-Bot du canton nord jurait, en dégustant son verre de vin dans les diverses stations de sa tournée, que " la madame Arnaud était une femme bigramment entendue ". Le beau Jacques du canton sud ne trouvait rien de mieux à dire aux filles du pays et à Thérèse elle-même, sinon, " qu'elles étaient, tron dé Diou ! presque aussi jolies que madame ". Quant à Thérèse de la poste, son estime pour sa maîtresse approchait de la vénération. Lorsqu'elle se relâchait un peu de sa taciturnité, elle contait à ses bonnes amies, d'un air à la fois mystérieux, et pénétré, que la directrice était une dame énormément comme il faut, une dame conséquente, et qu'elle avait des jupons brodés aussi beaux que l'aube de cérémonie de M. le curé. Or, ces jupons de madame Arnaud inspièrent à la partie féminine de la population la même admiration que ses qualités personnelles pouvaient inspirer à la partie masculine.

Les choses allaient donc à merveille pour Valérie, et cependant elle paraissait toujours mélancolique. A la vérité cette tristesse ne lui faisait pas négliger sa charge ; elle accueillait avec affabilité tous ceux qui se présentaient, elle se montrait constamment bonne, serviable, souriante. Toutefois, Thérèse prétendait que sa maîtresse s'enfermait assez fréquemment dans sa chambre, et que lorsqu'elle en sortait, elle avait les yeux rouges comme si elle eût pleuré, ce qui intriguait fort l'honnête mais curieuse fille.

Valérie n'était pas retournée à la Bastide-Vialard ; cependant elle n'avait pas manqué de s'informer chaque jour de mademoiselle de Vaublanc et elle avait appris ainsi qu'Emma allait de mieux en mieux. En revanche elle ignorait ce qui avait pu se passer entre l'ingénieur et Puy-sieux, bien qu'elle eût questionné toutes les personnes capables de la renseigner, et elle éprouvait secrètement de vives inquiétudes à ce sujet. Enfin un soir, après le passage du courrier, elle trouva dans les dépêches deux lettres à l'adresse du baron. Ces lettres avaient également le timbre de la ville voisine, et une circonstance particulière frappa la directrice : quoique d'écritures différentes, elles étaient de même format, de même papier, et portaient l'empreinte du même cachet. Evidemment donc elles avaient été écrites en même temps, par deux personnes qui s'étaient concertées ensemble et avaient dû puiser à la même écriture. Une sorte d'intuition avertissait Valérie que l'une de ces lettres venait de Gérard ; mais de qui venait l'autre ? D'un ami de Gérard, sans aucun doute, et, ceci posé, il était facile de deviner ce qu'elles contenaient. Il s'agissait sans aucun doute de ce duel où le jeune ingénieur, si franc et si brave, devait inévitablement succomber.

Valérie avait posé ces lettres devant elle et les examinait sans oser y toucher, comme si elles eussent contenu la peste. Néanmoins, son devoir l'obligeait de les envoyer à leur adresse, et elle les joignit au volumineux courrier du comte de Vaublanc, en attendant qu'un domestique de la Bastide vint chercher le tout, comme à l'ordinaire. Mais, ce soir-là, le domestique ne vint pas, et à l'heure où il se présentait d'habitude, une calèche s'arrêta devant la poste aux lettres. Il en descendit le baron de Puy-sieux, la comtesse et enfin Emma, qui, bien qu'elle s'appuyât encore sur les bras de sa mère, paraissait entièrement remise de son entorse. Les habitants de Saint-Martin accouraient sur leurs portes pour admirer au passage ces opulents visiteurs.

Madame Arnaud, prévenue par Thérèse, vint au-devant des dames et les accueillit avec une exquise politesse. La comtesse semblait s'attendre qu'on les recevrait dans la chambre à coucher, comme faisait autrefois madame Chervis ; mais Valérie n'eut pas l'air d'y songer, et leur offrit dans le bureau de modestes chaises de paille. Madame de Vaublanc avait un ton protecteur, des manières de majestueuse condescendance ; Emma se montrait, comme toujours, affectueuse et caressante ; seulement, elle paraissait un peu triste et contrainte. Quant à Puy-sieux, la directrice n'avait répondu que par une légère

incliné de tête à son saut prétentieux, et le dandy, son lorgnon à l'œil, s'était remis à l'observer avec le même intérêt qu'à la première rencontre.

Emma reprochait doucement à Valérie de ne pas être venue à la Bastide les jours précédents, et Valérie s'excusait sur les fatigues nombreuses de son installation, quand la comtesse dit avec assurance :

—J'ose espérer pourtant que madame Arnaud pourra dérober demain quelques instants à ses affaires pour venir dîner avec nous à la Bastide. Nous n'avons pas l'habitude d'établir des relations trop étroites avec les personnes du pays ; mais il est facile de reconnaître que madame Arnaud, malgré le zèle qu'elle met à défendre son administration, est une femme distinguée et, d'ailleurs, Emma croit avoir contracté envers elle des obligations sérieuses... Ainsi donc nous comptons, M. de Vaublanc et moi, ma chère dame, que vous voudrez bien vous rendre à notre invitation.

Emma s'agita sur son siège, comme si elle eût désapprouvé certaines expressions dont sa mère venait de se servir, cependant elle se tut, espérant peut-être que ces fugitives nuances passeraient inaperçues de la directrice. Celle-ci répondit sans hésiter :

—Je sens tout le prix de votre invitation, madame la comtesse, et je vous en remercie ; mais les exigences de mon emploi me défendent de m'absenter. Aussi bien je ne suis pas une femme du monde, comme votre bienveillance vous porte à le croire, mais une pauvre directrice des postes qui doit savoir se résigner à son obscurité.

—Quoi ! vous ne viendrez pas ? interrompit Emma avec un douloureux étonnement ; ah ! madame, c'est là de l'ingratitude ! J'espérais que vous consentiriez à être mon amie, et vous repoussez toutes nos avances... C'est mal, je vous assure !

—Tu le vois, ma fille, reprit la comtesse d'un air piqué, madame Arnaud est décidée à nous tenir rigueur ; il faut en prendre notre parti.

Puysieux crut devoir intervenir.

—Si madame Arnaud, dit-il, était en effet la dame nourlaquelle je l'ai prise un moment, elle n'eût certainement pu résister à ces instances si vives et si obligeantes ! Cette dame était un modèle d'urbanité, d'exquise délicatesse...

—Encore une fois, je suis trop peu de chose, répliqua Valérie, pour aspirer à imiter cette dame... Mais vous me faites souvenir, monsieur le baron que dans les dépêches arrivées récemment, se trouve quelque chose pour vous.

Elle prit les lettres sur la table et les remit à leur destinataire. Celui-ci, avant de les ouvrir, les retourna curieusement :

—Que diable est ceci ? dit-il avec dédain ; vous permettez, mesdames ? ajouta-t-il en se levant ; je ne suis pas fâché de savoir qui m'écrit d'une ville où je ne connais personne.

Et, se retirant dans un coin du bureau, il rompit les cachets.

Valérie ne le perdait pas de vue ; néanmoins, pour ne pas laisser tomber la conversation, elle reprit :

—Eh bien ! mesdames, M. de Vaublanc a-t-il commencé son enquête, afin de découvrir l'auteur de la soustraction opérée dans une lettre à son adresse ? Je suis fort, impatiente de connaître le résultat de ses recherches.

Emma elle-même était trop occupée du baron et de ses lettres pour avoir entendu cette question ; la comtesse se chargea de répondre.

—Il a bien d'autres soucis, répliqua-t-elle, d'un ton d'humeur. J'espérais qu'en l'absence de M. Gérard, les tunnels, les maçonneries et les railways nous laisseraient un peu de repos ; mais il n'en est rien, et le comte est plus entiché que jamais de toutes ces maudites choses... Aussi n'a-t-il plus songé à cette affaire.

—Je regrette qu'il n'ait pas cru devoir donner suite à son projet d'enquête ; il est toujours bon de connaître ceux qui vous trompent et vous trahissent.

En ce moment, le baron de Puysieux parut avoir achevé sa lecture. Il plia les lettres et les mit dans sa poche, après en

avoir froissé négligemment les enveloppes qu'il jeta par terre ; puis il revint s'asseoir auprès des dames. Emma et Valérie ne purent remarquer sur son visage la moindre altération.

—Voilà un contre-temps fâcheux, dit-il froidement ; une affaire imprévue m'obligera peut-être à quitter la Bastide demain ou après-demain.

—Quoi ! vous allez nous quitter ? dit Emma.

—Oh ! je ne serai pas longtemps absent... Dans deux ou trois jours au plus je compte revenir.

—Vous êtes donc sûr de revenir ? demanda la directrice en fixant sur lui un regard pénétrant.

—Je n'ai aucun doute à cet égard, répliqua Puysieux ; un attrait trop vif m'attire à la Bastide pour que je tarde... Mais auriez-vous la bonté, madame la directrice, de me donner de quoi écrire ? Je dois répondre sur-le-champ à une de ces lettres, et puisque me voici à la poste...

Madame Arnaud lui présenta ce qu'il demandait. Puysieux, sans même s'asseoir, traça rapidement quelques lignes, ferma la lettre, la scella d'un simple pain à cacheter, et, afin sans doute qu'on ne pût en voir l'adresse, alla lui-même la jeter dans la boîte suspendue extérieurement à la porte.

Pendant qu'il écrivait, la comtesse s'était mise à examiner une jolie pendule, style Louis XV, seul objet de luxe qui se trouvât dans le bureau. Emma profita de ce moment ; elle se pencha vers la directrice et lui dit à voix basse :

—Madame, vous ne savez pas ?... Ils vont se battre ; la chose est sûre maintenant.

—Je le crains, chère demoiselle.

—Que faire donc ? Je n'ose prévenir mon père et ma mère, et depuis plusieurs jours j'éprouve des angoisses mortelles.

—Rassurez-vous ; j'essayerai de mon côté d'empêcher une catastrophe. Je veille, et peut-être...

—Vous, madame ? serait-il possible ?

Puysieux venait de rentrer et madame de Vaublanc se rapprocha de sa fille dont elle remarqua l'air animé :

—Eh bien ! Emma, demanda-t-elle, as-tu enfin réussi à vaincre les scrupules de madame Arnaud et la verrons-nous demain à la Bastide ?

Comme Emma, surprise par cette question inattendue, ne répondait pas, Valérie elle-même répéta son refus en termes polis mais péremptoirs.

—Il suffit, reprit madame de Vaublanc d'un ton piqué ; allons, ma fille, il ne nous reste plus qu'à continuer notre promenade... Venez-vous, monsieur le baron, ajouta-t-elle avec impatience, si pourtant votre correspondance est finie ?

—Mille pardons ; véritablement il me survient des embarras que j'ai hâte de terminer... mais me voici à vos ordres ; permettez-moi seulement de dire encore un mot à madame la directrice en particulier.

Faites, monsieur, répliqua la comtesse avec humeur.

Elle salua Valérie, et, prenant le bras de sa fille, elle entraîna hors du bureau la pauvre Emma, qui put seulement échanger avec madame Arnaud un regard d'intelligence.

Quand le baron se trouva seul avec Valérie, il lui dit précipitamment :

—Ne sauriez-vous donner des ordres, madame, pour qu'une place me fût réservée dans le courrier de demain soir ? Je dois me rendre à la ville, et comme je désire tenir mon départ secret...

—Je comprends, monsieur le baron ; il est donc vrai que vous allez vous battre en duel avec M. Gérard ?

Puysieux fit un geste d'étonnement.

—Quand cela serait, madame ? demanda-t-il

—Cela ne sera pas.

—Qui s'y opposerait, je vous prie ?

—Moi, monsieur.

—Vous ?... Ah çà ! j'ai mal entendu, sans doute ?

—Vous avez entendu fort bien et vous devez comprendre de même... Je ne souffrirai pas, monsieur, que vous vous battiez avec un honnête jeune homme, vous dont on ne connaît pas encore ici la pernicieuse adresse et la détestable réputation... Ce duel de votre part serait un assassinat.

Puysieux l'examinait avec un mélange d'étonnement, de crainte et de colère. Il dit enfin :

— Ainsi donc, je ne m'étais pas trompé ? vous êtes en effet...

— Qu'importe qui je suis ? Sachez-le seulement : je ne négligerai rien pour empêcher le mal que vous voulez faire.

— Et quel moyen emploieriez vous, madame ? demanda-t-il avec ironie.

— Vous l'apprendrez à vos dépens si vous persistez dans vos mauvais desseins.

Le valet de pied vint chercher M. de Puysieux de la part de la comtesse qui perdait patience. Le baron fit signe qu'il allait se rendre à cet appel :

— Vous me donnez, dit-il en s'inclinant devant Valérie, un extrême désir d'attendre le résultat d'une pareille menace... Il y aura plaisir à lutter contre un si charmant adversaire ; nous lutterons !

Et il sortit.

Demeurée seule, la directrice des postes se mit à réfléchir :

— J'ai été trop loin peut-être, murmura-t-elle ; si l'on tient aucun compte de mes menaces, comment l'en punir ? Je puis parler, mais me croira-t-on ? Il faudrait des preuves, et, par malheur, mon oncle de Bernay semble avoir oublié mes recommandations au sujet de cet aventurier... N'importe ! il faut que je le réduise à l'impuissance, il faut que je sauve Gérard et peut-être cette malheureuse famille qui est enlacée dans ses intrigues.

Elle ramassa les enveloppes rejetées par le baron ; l'une avait certainement contenue une lettre de Gérard, l'autre sans doute une lettre de l'ami qui devait assister Gérard dans le duel projeté. Elle mit à part ces deux chiffons de papier, qui devaient lui permettre de reconnaître les écritures en temps et lieu ; puis elle ouvrit la boîte pour chercher la lettre que le baron venait d'écrire. Ce te lettre, qu'elle n'eut pas de peine à reconnaître, était adressée à M. Bruneau, capitaine du génie en retraite, à la ville voisine. Selon toute apparence, le capitaine Bruneau était le témoin de Gérard. Valérie copia l'adresse et étudia soigneusement l'écriture du baron, afin de la reconnaître de même au besoin. Néanmoins, tous ces renseignements ne lui donnaient pas le pouvoir d'empêcher la rencontre, maintenant à peu près inévitable ; et en l'absence des documents qu'elle attendait, il lui semblait bien difficile d'intervenir d'une manière efficace, d'autant plus que les deux adversaires prendraient soin sans doute de lui dérober désormais leurs démarches.

La journée du lendemain s'écoula sans amener aucun fait nouveau. Sur le soir, la voiture de Planchet passa, et le baron ne parut pas.

— Aurait-il pris une autre voie ? pensa la directrice avec inquiétude.

Bientôt elle n'eut plus de doutes à cet égard. Le domestique, en venant chercher les lettres pour la Bastide-Vialard, remit à Valérie un billet d'Emma. Ce billet, écrit à la hâte, était ainsi conçu :

« Il est parti aujourd'hui à deux heures dans une voiture de la maison, qui l'a conduit jusqu'à la Masure, un village à deux lieues d'ici, dans les montagnes. Où va-t-il ? quels sont ses projets ? Je l'ignore, mais je suis fort rassurée ; il m'a donné solennellement sa parole d'éviter ce que je crains tant, et j'ai lieu d'espérer qu'il la tiendra. Cependant, chère dame, conseillez-moi et plaignez-moi... »

— La Masure, pensa Valérie, est en effet située à moitié chemin de la ville, et c'est là, probablement, que doit avoir lieu la rencontre... Pour moi, qui connais le baron de Puysieux, je n'ai pas autant de confiance dans sa parole que cette naïve et imprudente enfant ; et Dieu sait par quelles concessions elle a pu lui arracher une semblable promesse !... Que faire ? Le danger devient pressant.

Après quelques instants de réflexion, elle répondit à Emma :

« Je ne saurais partager votre sécurité ; il est temps, chère petite, d'avertir votre père ; dites-lui tout ce que vous savez ; lui seul a qualité pour agir avec la vigueur nécessaire, et s'il

manquait de renseignements au sujet d'une personne qui lui inspire une confiance inméritée, je serais prête à lui en donner. »

Elle ajouta quelques mots affectueux pour Emma, puis elle confia le billet au domestique, qui dut le remettre le soir même à mademoiselle de Vaublanc.

Voici du reste de qui s'était passé, pendant cette journée, entre Emma et le baron :

Plusieurs fois, depuis le matin, mademoiselle de Vaublanc avait cherché l'occasion de causer en particulier avec Puysieux ; mais celui-ci, soit qu'il redoutât les interrogations, soit qu'il fût préoccupé de son départ prochain, était demeuré invisible. Enfin, pourtant, comme à l'issue du déjeuner il traversait le salon de marbre, pour aller fumer un cigare dans le parterre voisin. Emma, qui avait déjà pris sa place ordinaire sur la chaise longue, l'appela près d'elle par un geste suppléant. Le baron s'empressa de cacher le pur havane qu'il tortillait déjà entre ses doigts et vint s'asseoir à côté de la jeune fille.

— Vous allez partir, monsieur le baron, lui dit-elle avec émotion, et je sais quel est le but de voyage.

« N'essayez pas de nier... Vous allez retrouver M. Gérard. Ainsi donc, mes remontrances et mes prières ont été vaines ? Rien n'a pu vous décider l'un et l'autre à sacrifier de frivoles susceptibilités d'amour-propre ? J'espérais que vous, du moins, monsieur le baron, vous seriez plus modéré ou plus désireux de me plaire.

— Mademoiselle, je ne peux m'expliquer sur les motifs de mon départ ; mais quand même vos suppositions seraient fondées, n'avez-vous pas été témoin des provocations... »

— Ah ! baron, les provocations ne venaient-elles pas aussi de vous ? Mais sans vouloir rechercher l'origine des torts, qui sont peut-être réciproques, je vous affirme que, si ce duel a lieu, en dépit de mes instances, je ne vous pardonnerai de ma vie.

— Qu'exigez-vous donc, Emma ? reprit le baron ; me rendriez-vous responsable des nécessités auxquelles je peux me trouver soumis ? Me menaceriez-vous de votre colère et de votre haine si j'étais obligé de défendre mon honneur ?

— Votre honneur n'est pas en jeu, monsieur de Puysieux ; et personne ne vous blâmerait, vous qui, je le sais, avez eu déjà des duels nombreux, si vous refusiez de répondre à l'appel d'un jeune homme placide et inoffensif, tel que ce pauvre Gérard... Mais, je vous le répète, dans le cas où cette funeste rencontre aurait lieu, ce serait sur vous que la responsabilité devrait en retomber, sur vous, le plus âgé, le plus fort, le plus expérimenté. Oui, si vous aviez le malheur de répandre le sang de mon ami d'enfance, vous me deviendriez odieux, et le reste de ma vie serait employé à vous mépriser, à vous maudire !

En même temps elle laissa échapper quelques larmes ; le baron l'observait avec une ardente curiosité.

— Je ne peux manquer, à ce rendez-vous ; il importe que je me trouve en présence de mon adversaire ; mais je vous promets de contenir la haine qu'il m'inspire et d'éviter à tout prix la lutte qu'autrefois j'appelais de tous mes vœux. Ce Gérard ne me paraît pas bien belliqueux, et je sais les moyens de refroidir encore son ardeur. Enfin, dussé-je m'exposer seul au danger, je prends l'engagement formel que l'ami de votre famille sortira intact de cette rencontre. Que ne ferai-je pas pour mériter votre approbation et... votre reconnaissance ?

— Merci, baron ; votre âme est noble et grande... Mais je n'entends pas que vous vous exposiez vous-même au danger pour épargner votre adversaire... Votre existence ne m'est pas moins chère que la sienne.

— Merci à votre tour, Emma ; s'il faut l'avouer, ma longanimité ne saurait avoir de grands inconvénients pour moi, et en eût-elle, je les braverais volontiers... Mais, de votre côté, n'oubliez pas vos promesses !

— Qu'ai-je promis ? demanda mademoiselle de Vaublanc, de l'estime, de la gratitude...

La comtesse entra en ce moment.

—Vous savez, madame, que je vais m'absenter pour quelques jours, et je prenais congé à l'anglaise de mademoiselle Emma... Ne m'accorderez-vous pas aussi la même faveur ?

Puysieux, débita aux deux dames des banalités polies ; puis, voyant qu'il n'obtenait aucune réponse, il prétexta les préparatifs de son départ et se retira.

Sur le soir, Emma écrivit à madame Arnaud le billet que nous connaissons. La réponse de la directrice des postes ébranla fort sa confiance dans les promesses de Puysieux, et Emma eût bien voulu tout conter à sa mère ; mais, depuis la scène du salon, la comtesse était de la plus maussade humeur et ne lui adressait que des rebuffades. Repoussée de ce côté, elle résolut de se confier à son père, comme on l'y engageait.

Elle trouva M. de Vaublanc dans son cabinet de travail. Penché sur un bureau tout couvert de cartes et de plans, il reçut sa fille avec l'impatience de l'homme d'affaires que l'on déränge au milieu de ses calculs et de ses méditations. Mais Emma ne se laissa pas décourager par son air mécontent. Sans dire la part qu'elle croyait avoir dans la mésintelligence survenue entre les deux jeunes gens, elle raconta ce qu'elle savait du duel projeté, et finit par montrer le billet de madame Arnaud.

Le comte avait peu à peu accordé une grande attention à ce récit, et la conclusion parut l'affecter péniblement.

—Au diable les deux étourdis ! dit-il avec colère ; ils avaient bien besoin de se prendre de querelle pour un enfantillage ! C'est qu'ils me sont nécessaires l'un et l'autre, et s'il venait à leur arriver malheur, au baron surtout, qui a tant de crédit auprès des ministres... Mais que peut donc avoir à dire cette directrice des postes au sujet de Puysieux ? Des commérages de femmes sans doute ? Eh bien ! je la verrai dès que j'en aurai le loisir. Le plus pressé est d'empêcher ce duel, dont les conséquences pourraient être désastreuses.

—Oui, oui, mon bon père ; sans aucun doute votre intervention à vous, que ces messieurs aiment et respectent également, sera plus efficace que la mienne.

—Et pourtant, mademoiselle, répliqua le comte sévèrement, vous êtes déjà beaucoup trop intervenue dans des affaires qui ne sont pas de votre compétence. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti plus tôt ? J'aurais pu parler à ces messieurs, peut-être les réconcilier, au lieu que me voilà obligé de courir après eux maintenant ?

Comme sa fille était tout en larmes de cette réprimande, il ajouta en l'embrassant :

—Enfin, nous arrangerons cela, si c'est possible. N'y songe plus, ma petite, et surtout ne parle de rien à ta mère. Nerveuse comme elle est, nous n'aurions plus un instant de repos si elle savait que deux fiers-à-bras veulent se couper la gorge, à la suite d'une querelle qui a pris naissance dans sa maison. Sois donc discrète et je te pardonnerai d'avoir été un peu imprudente... Eh bien ! encore des larmes ?... Allons, c'est fini... Retourne au salon et envoie-moi Pierre qui a conduit le baron dans le char-à-banc jusqu'à la Masure.

Emma sentait que ces reproches n'étaient pas tout à fait immérités ; elle n'osa répliquer et sortit pour aller exécuter l'ordre de son père.

II

LA POLICE DE LA DIRECTRICE

Le lendemain, dès les premières heures du jour, Valérie était à l'ouvrage dans son bureau et procédait au tirage des lettres qui devaient être distribuées un peu plus tard. Cependant son travail ne l'absorbait pas assez qu'elle ne donnât fréquemment des signes de distraction et d'inquiétude. Elle songeait en effet que, selon toute apparence, dans la journée qui commençait, aurait lieu le duel projeté entre l'ingénieur Gérard et le baron ; or elle n'avait pu se procurer aucun renseignement précis sur le lieu et l'heure de la rencontre, et d'ailleurs l'absence de certains documents, qu'elle attendait, la réduisait momentanément à l'impuissance.

Thérèse et les deux piétons arrivèrent à l'heure ordinaire pour prendre le service. La factrice et Jacques Dumoulin revenaient en ce moment du pèlerinage qu'ils accomplissaient chaque matin à une fontaine du voisinage, réputée sainte et miraculeuse, pèlerinage qui devait se répéter pendant neuf jours consécutifs. La chaussure de l'un et de l'autre était encore humide de rosée, et, soit effet de l'exercice, soit résultat d'une conscience satisfaite, ils avaient le teint animé, la bouche souriante. On eût pu même remarquer quelque chose de triomphant dans l'attitude du beau Jacques, tandis que Thérèse, la vestale de la poste aux lettres, toujours si froide et si réservée, affectait de petites mines agaçantes. Or, aucun de ces signes n'échappaient au pauvre Pied-Bot, qui venait d'arriver d'un autre côté, et il attachait sur le couple de pèlerins des regards furieux, en se posant tantôt sur une jambe et tantôt sur l'autre, selon son habitude.

La directrice se préparait à distribuer la besogne à ses employés, quand Thérèse lui dit d'un ton insinuant :

—Madame ne devinerait jamais qui nous avons rencontré ce matin, M. Jacques et moi, en revenant de la fontaine de Saint-Martin ?... Précisément une des personnes dont madame désirait tant des nouvelles hier au soir.

—Qui donc, Thérèse ? demanda Valérie.

—Madame va le savoir... Comme de l'endroit où nous étions nous dominions la route, nous avons vu venir un cabriolet traîné par deux chevaux de poste. Une voiture de poste n'est pas chose commune par ici ; aussi, nous sommes-nous mis à regarder. Il y avait deux personnes dans le cabriolet : l'une était un vieux monsieur décoré, à moustache blanche, qui certainement n'habite pas le pays ; l'autre était l'ingénieur M. Gérard.

—Et de quel côté allaient-ils, Thérèse ? demanda Valérie avec intérêt.

—Au village de la Fontaine, madame ; nous les avons suivis des yeux jusqu'à l'auberge devant laquelle la voiture s'est arrêtée ; on a dételé les chevaux, et les voyageurs sont entrés dans la maison. Nous avons attendu assez longtemps, et ils ne sont pas ressortis. Sans doute ils ont déjeuné là : peut-être même s'y sont-ils établis pour la journée.

—Et ce village de la Fontaine, est-il éloigné de la Masure ?

Ma foi ! il y a bien une bonne demi-lieue d'un village à l'autre par la traverse, et le chemin n'est pas des meilleurs.

Madame Arnaud se couvrit les yeux avec ses mains afin de faciliter le travail de sa pensée.

—J'y suis, murmura-t-elle enfin ; pour ménager l'amour-propre des deux adversaires, il a été convenu que chacun d'eux ferait la moitié du chemin de la ville à la Bastide-Vialard ; ainsi, l'un se trouve depuis hier à la Masure, tandis que l'autre arrive ce matin à la Fontaine ; mais où doivent-ils se rencontrer ?

Elle n'avait pas prononcé ces paroles assez haut et assez distinctement, pour qu'elles fussent comprises de ses auditeurs. Cependant, Faucheux, ayant remarqué le vif intérêt que prenait Valérie à la circonstance rapportée par Thérèse, voulut aussi donner sa nouvelle.

—Eh ! madame la maîtresse, dit-il avec ce mélange de stupidité et de malice sournoise qui faisait le fond de son caractère, peut-être bien que, moi aussi, j'ai rencontré quelqu'un à ce matin ?

—Vous, Faucheux ; et qui donc ?

—C'était comme je sortais du cabaret de la Bruchette, pris un seul petit verre pour chasser le brouillard, et au-si à cause de mon estomac, sans compter que j'ai des peines de cœur... Et voilà que deux *monsieurs* passent à cheval à côté de moi, allant vers les montagnes... C'était M. Charles, le domestique de la Bastide-Vialard, et son maître était avec lui.

—Se dirigeaient-ils du côté de la Masure ? demanda la directrice.

Faucheux répondit affirmativement.

—Emma aura prévenu le comte, pensa Valérie ; mais il ne sait pas ce que je sais et sans doute il échouera dans ses tentatives de réconciliation... Ce malheureux jeune homme, l'ami,

le protégé de mon mari, est-il donc condamné à périr ? la fatalité s'en mêle.

Après un moment de réflexion, elle reprit tout haut :

— C'est bien ; je vous remercie pour tous les renseignements que vous venez de me donner, et qui concernent les personnes dignes de respect... Seulement, Thérèse, je vous défends désormais d'aller en pèlerinage, soit seule, soit en compagnie, à la fontaine de Saint-Martin ; ces promenades me déplaisent, et je ne souffrirai plus... Vous m'avez entendue ?

— Mais, madame, répliqua la factrice avec un profond soupir, le bon saint sera fâché contre moi ; je n'ai pas fini ma neuvaine !

— Ah ça ! on ne peut donc plus prier, à présent ? ajouta Jacques avec une velléité de révolte.

— Vous irez prier à l'église, avant ou après votre service, tant que vous voudrez, répliqua la directrice ; mais laissons cela... et que chacun songe à son devoir.

Thérèse et Jacques Dumoulin étaient consternés ; Fauchoux souriait en faisant tourner entre ses mains calleuses son bâton de cormier ; mais le courrier arrivait en ce moment, et le surcroît d'occupations que causait sa présence vint faire diversion aux idées tristes ou guês des employés de la poste aux lettres.

Après le départ de Planchet, la directrice était en train d'examiner les nouvelles dépêches et de les répartir entre les distributeurs, quand son regard s'arrêta sur un paquet assez volumineux qui lui était adressé de Paris. Elle eut peine à retenir un cri de joie, et déchira l'enveloppe d'une main tremblante. Plusieurs papiers s'échappèrent. L'un d'eux était une lettre assez courte, dont la lecture appela cependant quelques larmes dans les yeux de la directrice. Puis elle feuilleta rapidement les autres, qui devaient être des pièces importantes, à en juger par les timbres et les signatures dont elles étaient surchargées.

— Oui, oui, c'est bien cela ! murmura-t-elle, merci, mon bon oncle de Bernay !... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Cependant, il lui fallut avant tout terminer sa tâche quotidienne et elle se remit à l'ouvrage. Sa distraction lui faisait commettre des erreurs que les employés inférieurs se hâtaient de rectifier. Comme Valérie était en proie à cette agitation fiévreuse, quelqu'un entra précipitamment dans le bureau : c'était la petite Suzette Marsais.

La jeune fille était déjà bien changée à son avantage. Les maux du pauvre proviennent presque toujours des privations et de la misère ; un peu de bien-être, une nourriture suffisante, sont pour lui le meilleur médecin. Aussi, l'abondance relative où vivait Suzette depuis quelques jours avait-elle produit déjà un effet sensible. La pâleur maladive que ne pouvait cacher son hâle était de beaucoup diminuée ; ses joues semblaient moins creuses, ses yeux moins éteints. Son costume lui-même avait subi une transformation notable : elle portait des bas et des souliers ; un petit châle et un chapeau neuf de grosse paille lui complétaient une mise décente, sous laquelle commençait à se montrer une sorte de beauté.

Valérie, malgré sa préoccupation, accueillit la pauvre enfant avec bienveillance.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, Suzette ? demanda-t-elle ; auriez-vous encore un mandat à toucher ? Je vais vous expédier sans retard, car je suis fort pressée.

— Non, non, madame, il n'y a pas de nouvelle lettre. Grâce à vous, nous n'avons plus besoin de pressurer mon pauvre frère qui a tant de peine à gagner sa vie là-bas à Paris. Vous nous avez mises dans l'abondance, vous et les vôtres ; et, depuis ma naissance, je ne me souviens pas d'avoir été si heureuse... Et puis, vous ne savez pas ? ma mère et moi nous espérons que bientôt nous ne serons plus à la charge de personne. M. Régnier, le médecin du pays, sur votre recommandation sans doute, nous a trouvé un travail qui nous assure du pain pour une partie de l'année. Il nous a montré sur les montagnes les herbes qui servent à composer le vulnéraire et le thé suisse ; ma mère et moi, nous allons les ramasser, nous les faisons sécher, puis M. Régnier les expédie à un herboriste

de la ville qui s'engage à prendre, pour un prix raisonnable, toutes celles que nous recueillerons. Ainsi maintenant nous avons un état, et...

— C'est fort bien, mon enfant, interrompit la directrice ; j'ai causé en effet de tout ceci avec M. Régnier quand je lui ai fait ma visite d'arrivée... Mais, voyons, n'avez-vous pas autre chose à me dire ?

— Pardon, madame ; bon Dieu ! que je suis sotte ! J'ai, il est vrai, une commission pour vous de la part de M. le docteur. Je me trouvais chez lui tout à l'heure quand un exprès est venu le prier de se rendre à la Masuro et d'emporter ses instruments de chirurgie, car M. Régnier, comme vous savez sans doute, a été chirurgien dans l'armée...

— A la Masuro ? répéta Valérie en pâissant ; est-ce qu'il y aurait un blessé à la Masuro ?

— Je ne sais pas, madame ; mais l'affaire ne doit pas être bien pressée, car on a fait dire au docteur qu'il lui suffirait de se trouver à onze heures dans la lande appelée le Camp-de-César, tout près de la Masuro, et que l'un de ses amis, le capitaine Bruneau, aurait peut-être besoin de ses services... Le messager racontait tout cela devant moi, pendant que j'attendais une ordonnance du docteur.

— Le Camp-de-César... à onze heures ! dit la directrice des postes avec agitation ; merci, ma fille... Allons, adieu ; vous ne vous doutez guère de quel mortel embarras vous venez de me tirer !

En même temps, elle congédia du geste Suzette Marsais, et, se mettant à son bureau, elle écrivit rapidement quelques lignes.

— Mais je n'ai pas dit encore de quelle commission j'étais chargée par M. Régnier ! reprit la petite avec étonnement.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda Valérie sans cesser d'écrire.

— Voici : avant de monter à cheval pour se rendre à la Masuro, le docteur m'a dit de venir vous demander s'il n'y avait pas de lettres pour lui, car des malades du voisinage auraient pu lui écrire par la poste, et...

Suzette Marsais n'avait pas achevé d'expliquer sa mission, que Thérèse avait parcouru d'un coup d'œil le paquet de lettres à distribuer :

— Rien pour le docteur Régnier, dit-elle du ton monotone qu'elle prenait avec le public.

Et elle ajouta presque aussitôt d'un ton différent :

— Allons ! la Suzette, puisque le docteur attend ta réponse pour partir, ne le laisse pas s'impatienter.

La petite, intimidée, fit une révérence et s'esquiva sans bruit.

Cependant Valérie avait achevé d'écrire ; elle plia le papier, le plaça sous une forte enveloppe, avec les pièces qu'elle venait de recevoir, et après avoir scellé le paquet, elle dit à voix haute :

— Qui va me porter cela, sur-le-champ, au Camp-de-César, près la Masuro ?

— Moi ! moi ! s'écrièrent à la fois Fauchoux et Dumoulin.

La directrice eût fort souhaité charger de cette commission Dumoulin, beaucoup plus lesté et plus intelligent que son compagnon, mais, en y réfléchissant, elle se ravisa.

— J'ai eu tort, dit-elle, Fauchoux seul peut être chargé de cette dépêche.

— C'est vrai, ça ! dit Pied-Bot triomphant ; la Masuro, c'est le canton nord, et je suis le canton nord, moi ! Qui osera dire le contraire ?

Et il regarda le beau Jacques d'un air de défi.

— Eh bien ! donc, Fauchoux, reprit Valérie sans s'inquiéter de la rivalité des deux piétons, vous allez porter ce paquet au Camp-de-César avant les autres dépêches... Il est adressé à M. le comte de Vaublanc et si M. de Vaublanc ne se trouvait pas à cette place ou dans le voisinage, vous le remettriez à M. Gérard, qui s'y trouvera certainement. Surtout ayez soin que cette lettre soit remise avant onze heures à l'un ou l'autre de ces messieurs, car si vous étiez en retard, il pourrait arriver de grands malheurs.

—Suffit, madame ; on connaît son service, ça sera fait, foi de chrétien !

—Un moment encore, reprit la directrice ; il faut nous mettre en règle avec l'administration.

Elle reprit le paquet, le pesa, le taxa, apposa les timbres d'usage, puis, le rendant à Pied-Bot, elle dit avec agitation :

—Partez maintenant, et songez qu'il y va de vie et de mort.

Faucheux jeta un regard de triomphe sur Jacques et Thérèse déçus et s'éloigna en béquillant.

—Il va boire à tous les cabarets de la route ! gronda Du-moulin.

dominait les alentours. Au pied du rocher, du côté opposé au village, s'étendait un vaste plateau couvert de gazon dont quelques rares bouquets d'arbres égayaient seuls la monotonie. Ce plateau, qui paraissait formé par l'écrasement d'une montagne, était entouré d'un léger fossé et d'un escarpement à peine visible, ayant l'apparence d'anciennes fortifications ; aussi l'appelaient-on le *Camp-de-César* et la tradition voulait que César, ou tout autre général romain, eût campé à cette place, quinze ou dix-huit siècles auparavant.

Ce fut vers ce lieu pittoresque que le baron de Puysieux, après avoir passé la nuit dans une mauvaise auberge de la



Emma trouva M. de Vaublanc dans son cabinet de travail.

—Il perdra la lettre ou il la fera toucher à tous les passants pour qu'on lui lise l'adresse, murmura Thérèse, et finalement il arrivera trop tard.

Mais la directrice n'entendit pas ces suppositions charitables.

—Mon Dieu ! pensait-elle avec inquiétude, si tout cela était impuissant pour empêcher ce duel !

Voyons maintenant ce qui se passait à la Masure.

Ce village, situé au milieu des montagnes, devait son nom à un vieux château en ruines qui, perché sur un rocher abrupt,

Masure, se dirigea, le matin dont nous parlons, à peu près à l'heure où Faucheux quittait le bourg de Saint-Martin. Le baron marchait d'un pas tranquille, et rien dans ses allures, dans son équipement, n'annonçait qu'il allât à un rendez-vous d'honneur. Il portait cet élégant costume de coutil que nous connaissons, et il avait pour toute arme une légère badine avec laquelle il abattait, en se jouant, les fleurettes du chemin. Enfin, il était seul, et l'absence des témoins indispensables dans un duel attestait de sa part les intentions les plus pacifiques.

Parvenu au pied du mamelon que couronnaient les ruines, il quitta le grand chemin et s'engagea sur le plateau herbeux qui avait autrefois servi de station aux légions romaines. Son regard se porta vers une voiture qui venait d'apparaître au loin sur la route, mais comme une demi-heure au moins devait s'écouler avant qu'elle atteignit la Masure, il s'assit à l'ombre d'un vieux châtaignier, le géant végétal de tout le plateau, et allumant un cigare, il se mit à lancer philosophiquement des bouffées de tabac au vent de la montagne.

Toutefois, il ne cessait d'observer la voiture qui grossissait à vue d'œil, et son attention étant fixée sur ce point, il ne remarqua pas l'approche de deux hommes à cheval, qui semblaient venir comme lui du village de la Masure. Sans doute ces deux cavaliers l'avaient aperçu, car, en arrivant à l'endroit où il avait quitté le chemin, ils s'arrêtèrent un moment ; l'un d'eux mit pied à terre, jeta la bride de sa monture à l'autre qui resta sous un arbre avec les chevaux, et il marcha rapidement vers le baron.

Celui-ci continuait de fumer paisiblement son cigare, ne soupçonnant pas que, dans cette solitude, il pût rencontrer une personne de connaissance avant l'arrivée de la voiture qui était en vue. Un bruit de bottes éperonnées lui fit retourner la tête, et il fut rejoint aussitôt par M. de Vaublanc.

Puysieux ne peut retenir un mouvement de surprise et d'inquiétude, néanmoins il se leva et tendit la main au comte avec empressement :

— Sur ma foi ! mon cher de Vaublanc, lui dit-il avec son aisance habituelle, ce n'est pas vous que je m'attendais à trouver ici. Ah çà ! j'espère que ces dames sont en bonne santé ?

— Laissons ces dames, Puysieux ; il ne s'agit pas d'elles. Je connais maintenant la grande affaire qui vous a décidé à nous quitter hier si précipitamment.

— De grâce, qui a pu vous dire...

— Nieriez-vous que vous ne soyez venu ici dans l'intention de vous y rencontrer avec Gérard ?

— Il me serait difficile de le nier, répliqua Puysieux en désignant la voiture que l'on pouvait maintenant reconnaître pour un cabriolet et dans laquelle on distinguait deux voyageurs ; mais vous n'ignorez pas qu'il est certaines invitations auxquelles un galant homme ne peut manquer de se rendre ?

— Je sais que Gérard est une mauvaise tête et que, par respect pour ma maison et pour moi, vous, Puysieux, vous eussiez dû vous montrer plus sage... La modération et l'indulgence vous seraient d'autant plus faciles, que personne ne peut vous suspecter de poltronnerie.

— Et qui vous dit, mon cher comte, que ce ne soient pas là précisément les sentiments que j'éprouve ? répliqua Puysieux avec bonhomie ; voyez, ai-je l'air d'un matamore allant en guerre ? Mon arme à feu est un cigare et mon épée ma badine... Vaublanc, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, il ne m'appartenait pas de vous apprendre moi-même le motif de ma présence ici, mais puisque vous l'avez appris d'autre part, je suis ravi que vous puissiez voir et entendre ce qui va se passer entre M. Gérard et moi.

— Si vous n'avez vraiment pas d'intentions hostiles, Puysieux, nous parviendrons sans doute à terminer cette affaire de la manière la plus honorable pour tous... Mais voici Gérard, et je ne pense pas que nous ayons non plus à craindre des difficultés insurmontables de son côté.

Le cabriolet venait en effet de s'arrêter à l'endroit même où stationnait déjà le domestique du comte avec les deux chevaux. Aussitôt, Gérard mit pied à terre et il fut suivi d'un vieux monsieur décoré, revêtu d'une grande redingote bleue et portant une boîte à pistolets ; ce personnage était M. Bruneau, ancien capitaine du génie. Tous les deux, après avoir dit quelques mots à leur postillon, se dirigèrent d'un pas rapide vers Puysieux et M. de Vaublanc.

Le capitaine Bruneau, malgré sa grosse moustache et malgré la mission qu'il remplissait en ce moment, n'avait nullement les allures d'un amateur de duels. Chez lui, le militaire était doublé d'un pacifique savant, et l'âge, les habitudes de la vie

civile avaient contribué encore à rendre son humeur peu belliqueuse. Aussi, bien qu'il n'eût pu refuser son ami Gérard dans la circonstance actuelle, était-il loin de désirer que les choses en vinssent aux dernières extrémités.

L'ingénieur, au contraire, ne paraissait pas animé, nous l'avouons à regret, de la même modération. A la vue de Puysieux, il avait froncé le sourcil, serré les poings, et en reconnaissant M. de Vaublanc, son agitation devint plus visible encore.

Les deux groupes se saluèrent ; mais lorsque le comte tendit la main à Gérard, celui-ci ne put s'empêcher de dire d'un ton de reproche en la lui serrant :

— Ah ! monsieur de Vaublanc, mon adversaire ne pouvait-il donc trouver d'autre témoin que...

Il s'arrêta tout à coup.

— Que moi, n'est-ce pas ? reprit le comte avec fermeté : et d'où savez-vous que je suis le témoin de M. de Puysieux ou de personne ? Me supposez-vous ignorant à ce point de mes devoirs d'hôte et d'ami ? Je suis venu ici dans tout autre but que d'assister à une lutte entre deux braves jeunes gens pour lesquels j'ai une estime et une affection égales.

Les traits de Gérard s'étaient éclaircis.

— Que Dieu soit loué ! s'écria-t-il en serrant de nouveau la main du comte, et cette fois avec cordialité ; il m'eût été trop douloureux de vous savoir contre moi.

— Ah çà ! demanda le capitaine, si monsieur (et il désigna le comte) n'est pas le témoin de M. le baron de Puysieux, avec qui donc devrai-je m'entendre sur les conditions à régler ? Il avait été pourtant convenu que M. de Puysieux amènerait son témoin comme Gérard amènerait le sien.

— Un moment, capitaine ! pas si vite, je vous prie, dit le comte de Vaublanc avec vivacité : il me sera bien permis de demander à ces messieurs la cause de leur querelle ; et si cette cause était insuffisante pour justifier une rencontre, j'espère que le brave capitaine Bruneau voudra bien se joindre à moi pour s'opposer à l'effusion du sang ?

— Très-volontiers, monsieur, répliqua le capitaine en touchant son chapeau ; moi-même je n'ai pas compris grand'chose au motif de cette mésintelligence ; je sais seulement que M. Gérard se considère comme gravement offensé... Mais attendez, poursuivit-il en désignant un cavalier qui venait de tourner le rocher de la Masure et s'approchait d'eux au grand trot ; voici mon ancien camarade, le major Régnier, que j'ai prié de se trouver ici à tout événement. Il est aussi capable de donner un bon conseil que d'extraire une balle ou de ramasser des os cassés.

En effet, quelques minutes plus tard, M. Régnier mettait pied à terre à deux pas du grand châtaignier, et après avoir attaché son cheval à un arbuste, il s'avança vers le groupe en dissimulant sous ses vêtements une volumineuse trousse de chirurgien. Le docteur Régnier, quoiqu'il eût fait les guerres de l'Empire et qu'il fût allé plus d'une fois chercher les blessés au milieu du feu et de la mitraille, avait l'aspect plus pacifique encore que son ancien frère d'armes, le capitaine Bruneau. Soixante hivers pesaient sur son front, et l'embonpoint le gagnait en dépit de sa vie active. Enfin, son extérieur n'avait plus rien de militaire, et rien ne l'eût distingué des paisibles médecins de campagne, dont il portait le chapeau à larges bords, les longues bottes et l'ample redingote de gros drap.

Le capitaine Bruneau, après lui avoir adressé quelques mots affectueux, lui expliqua laconiquement ce qu'on attendait de lui.

— Comme tu voudras, Bruneau, répliqua le médecin en saluant les assistants et en allant serrer la main au comte, dont il était le médecin ; j'assisterai plutôt ces messieurs de ma langue et de mes bons avis que de ma science chirurgicale... Ah ! Bruneau, si ces jeunes gens commençaient à sentir, comme nous, les atteintes de la pléthore et des rhumatismes, ils ne songeraient pas à endommager pour des bagatelles les corps sains et vigoureux que le bon Dieu leur a donnés !

—Bah ! bah ! Régnier, à leur âge, nous ne songions pas plus qu'eux à la pléthore et aux rhumatismes. Quoi que nous fussions, l'expérience des vieux ne servira jamais aux jeunes ; tiens-t'en pour averti, mon pauvre Régnier.

Pendant cette conversation, Gérard et le baron étaient restés un peu à l'écart ; Puy sieux continuait de fumer avec tranquillité, tandis que l'ingénieur examinait machinalement un échantillon de roche qu'il venait de trouver sous ses pas. Mais quand M. de Vaublanc les appela, ils s'empressèrent de jeter l'un son cigare et l'autre sa pierre, et vinrent en silence prendre place dans le cercle qui s'était formé au pied du châteignier.

—Messieurs, dit le comte avec un mélange de dignité et de douceur, vous êtes ici devant des amis et des hommes d'expérience qui ne voudraient pas que l'honneur de l'un de vous fût entaché, mais qui refuseraient aussi d'autoriser par leur présence un duel dont l'objet serait frivole. Il vous faut donc nous exposer avec sincérité l'origine de vos dissentiments, et nous les apprécierons selon notre conscience.

Les deux jeunes gens gardaient un silence embarrassé ; enfin, Puy sieux répondit avec son aisance ordinaire :

—Ma foi ! mon cher de Vaublanc, cette querelle n'a pas d'autre origine qu'une sorte d'incompatibilité d'humeur entre M. Gérard et moi. La différence de nos goûts, de nos habitudes, de notre éducation, a causé entre nous des divergences d'opinion qui se sont manifestées avec une vivacité égale dans votre maison hospitalière. Voilà tout, et M. Gérard lui-même n'hésitera pas à reconnaître l'exactitude de mes assertions.

L'ingénieur s'inclina froidement.

—Il est vrai, reprit-il ; mais ces divergences se sont manifestées de votre côté par des procédés tellement hostiles, des paroles outrageantes, que j'ai dû en exiger la réparation.

--Vous seriez allé, par exemple, ajouta le capitaine Bruneau, jusqu'à traiter de lâche mon ami Gérard, et une pareille offense n'admettrait pas d'excuses.

—Quoi ! Puy sieux, demanda M. de Vaublanc, vous seriez-vous oublié à ce point ?

Le docteur Régnier ne disait rien, mais sa contenance annonçait que, si un semblable fait était prouvé, tout essai de pacification lui semblerait inutile.

Le baron ne s'émut nullement de la gravité de l'accusation :

—Je n'ai aucun souvenir d'avoir employé cette malencontreuse épithète, reprit-il ; et si je l'ai employée, mon oubli prouve que je n'y attachais aucune importance, qu'elle est tombée de ma bouche comme à mon insu... Mais vous allez juger, messieurs, continua-t-il en s'adressant aux assistants, combien je suis disposé à la modération et combien je désire tenir compte des observations de mon excellent ami M. de Vaublanc... J'ai eu déjà un grand nombre de duels et je peux fournir la preuve que tous ont été malheureux pour mes adversaires. A l'épée et au pistolet, j'ai acquis une adresse fatale qui m'a causé bien des regrets... Je me trouve donc dans d'excellentes conditions pour écouter des inspirations généreuses, sans encourir moi-même le reproche de lâcheté. Aussi, monsieur Gérard, je n'hésite pas à le déclarer devant vous et devant les hommes honorables qui nous écoutent : je retire avec empressement le mot outrageant que l'on m'accuse d'avoir prononcé, ce mot ne saurait s'adresser à vous, et je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser... Etes-vous satisfait, maintenant ? Il me semble qu'un galant homme ne peut exiger et ne peut faire des excuses plus explicites.

Soit que le baron eût réfléchi aux conséquences probables de ce duel, soit qu'il désirât tenir compte des recommandations d'Emma et de M. de Vaublanc lui-même, soit qu'enfin il redoutât les révélations et la colère de madame Arnaud qui exerçait sur lui une mystérieuse influence, il semblait sincère dans ses idées de conciliation. Son attitude et son langage n'avaient plus aucune nuance de provocation et d'ironie. Cette attitude fut même jugée assez sévèrement par le capitaine Bruneau qui, se penchant vers le médecin, lui dit à l'oreille :

—Hum ! Régnier, est-ce que notre fier-à-bras signerait du nez par hasard ?...

Peut-être Puy sieux devina-t-il ce sentiment ; mais il n'en tint compte et attendit la réponse de son adversaire. Celui-ci ne paraissait nullement touché de la mensuétude apparente du baron ; au contraire, soupçonnant qu'elle avait pour cause une arrière pensée, un fait inconnu de lui, mais qui ne procédait pas d'une générosité réelle, il répondit en attachant sur Puy sieux un regard significatif :

—Vous savez bien, monsieur, qu'il ne peut être question entre nous de rétractations et de ménagements. Vous l'avez dit vous-même, un de nous est de trop quelque part, et je pense...

—Avec votre permission, mon garçon, interrompit le capitaine Bruneau, ce n'est pas à vous, mais à moi de discuter ce point-là. Ayez la complaisance de me laisser parler pour vous...

"Ainsi donc, monsieur, poursuivit-il en s'adressant au baron, vous reconnaissez que vous pouvez bien avoir traité mon ami de lâche, mais que c'était sans y songer, et que, du reste, vous retirez cette parole outrageante ?

—Oui, monsieur, répliqua Puy sieux d'une voix ferme.

—Très-bien. Maintenant, messieurs, poursuivit Bruneau en s'adressant au comte et au médecin, examinons ensemble, je vous prie, si l'insulte et la réparation peuvent se balancer... Monsieur de Puy sieux, monsieur Gérard, veuillez vous éloigner un instant.

Les deux adversaires obéirent ; se retirant de nouveau à l'écart, l'un à droite, l'autre à gauche, ils se promirent en silence. Alors le comte, Bruneau et Régnier se mirent à discuter à voix basse, avec une extrême chaleur. Certains dissentiments semblaient exister entre eux, et le capitaine Bruneau, particulièrement, avait l'air de ne pas vouloir céder aux arguments de ses interlocuteurs. Cependant, le débat prit peu à peu un caractère plus calme, et enfin, un signe poli rappela les jeunes gens.

—Messieurs, leur dit le capitaine avec la gravité qu'exigeaient les circonstances, je ne vous dissimulerai pas que l'insulte adressée à M. Girard nous a paru de la nature la plus sérieuse. Cependant, en présence des déclarations de M. de Puy sieux, nous avons jugé qu'il n'était pas absolument nécessaire de donner suite à cette affaire. Si donc M. de Puy sieux consentait à signer un procès-verbal où les faits seraient rapportés avec exactitude...

—Je ne signerai rien, messieurs, interrompit le baron ; ma parole doit vous suffire. Je suis allé tout d'abord et spontanément jusqu'aux dernières limites des concessions, n'exigez rien de plus, car jamais je n'avais accordé autant.

—Et moi, s'écria Gérard avec vivacité, je ne crois pas qu'aucune rétractation puisse effacer l'injure sanglante que j'ai reçue de M. de Puy sieux... D'ailleurs, messieurs, ajouta-t-il d'un air sombre, il existe, s'il faut l'avouer, entre M. de Puy sieux et moi, une haine telle que tout arrangement entre nous et toute réconciliation sont impossibles.

Les témoins se regardèrent avec consternation.

—L'entendez-vous ? dit Régnier bas à Bruneau ; un jeune homme habituellement si doux et si aimable !

—Quand je vous disais ! répliqua Bruneau de même ; c'est un mouton devenu enragé, et il n'est rien de plus ingouvernable... Maintenant, j'en ai peur, l'autre va lui riposter sur le même ton.

En effet, Puy sieux répondit avec un sourire amer :

—Monsieur Gérard peut me haïr ; mais il se trompe en ce qui me concerne : ce n'est pas de la haine qu'il m'inspire.

—Qu'est-ce donc, monsieur ?

—C'est de la pitié, acheva le baron en haussant les épaules.

L'ingénieur se tourna vers les témoins :

—Messieurs, reprit-il, vous le voyez, il ne reste plus qu'à régler les conditions du combat.

Il n'y avait malheureusement pas autre chose à faire, les deux parties ayant repoussé tout arrangement. Néanmoins, le comte crut devoir tenter un effort désespéré :

—Gérard... Puy sieux ! s'écria-t-il, cela ne peut se passer

ainsi : ce duel serait une insulte pour ma maison, pour moi... Si vous persistez, je me retire à l'instant, et de ma vie je ne vous reverrai l'un et l'autre, quelque soit le vainqueur !

Les deux jeunes gens ne bougèrent pas.

— Cher de Vaublanc, reprit enfin Puyieux, je vous prends pour juge ; n'ai-je pas employé tous les moyens imaginables afin d'échapper à une nécessité qui me répugne ?

— Il est vrai, répliqua le comte ; c'est vous, Gérard, qui montrez le plus d'acharnement.

Il usa de tous les arguments qui se présentèrent à son esprit pour décider l'ingénieur à se reconnaître satisfait des explications données par Puyieux ; mais plus il mettait de vivacité dans ses instances, plus Gérard, croyant y voir une préférence marquée pour son adversaire, se roidissait contre ses supplications.

— Allons ! dit le comte, fatigué autant qu'irrité de l'inutilité de ses efforts, on ne peut empêcher les fous d'agir à leur guise.

Et il tourna le dos aux deux adversaires ; cependant il ne partit pas, comme il l'avait annoncé, et se tint prêt à profiter de la première occasion pour intervenir de nouveau.

L'ingénieur parla bas au capitaine Bruneau, et se retira d'un air résolu à quelques pas.

— Oui, c'est véritablement un mouton enragé, dit Bruneau, d'un ton moitié rieur et moitié fâché, au docteur. Eh bien ! Régnier, puisque M. de Vaublanc tire son épingle du jeu, tu auras bien l'obligeance de servir de témoin à M. de Puyieux ?

— De pareilles affaires ne sont guère de mon goût, répliqua le docteur ; cependant, si M. de Puyieux m'aggrée...

— C'est un grand honneur pour moi, docteur, répliqua le baron en s'inclinant, et je vous remercie.

V

LE DUEL

Alors les témoins procédèrent aux préparatifs ordinaires du duel. Il avait été arrêté d'avance que l'on se battrait au pistolet. Bruneau s'empressa de sortir les siens de leur boîte, et ils furent chargés avec les précautions d'usage. Puis, afin d'égaliser les chances autant que possible, on convint que les deux adversaires seraient placés à trente pas l'un de l'autre, et qu'ils tireraient en même temps, aussitôt que le signal aurait été donné.

— Nous aurons beau faire, Régnier, dit le capitaine à voix basse ; ce Puyieux, qui est de première force au pistolet, va me tuer mon pauvre mouton.

— Ma foi ! j'en ai peur, répliqua le médecin de même ; cependant, qui sait ? à ce jeu-là j'ai vu de singuliers hasards !

On fixa la limite que les deux jeunes gens ne pourraient dépasser ; on s'assura que ni l'un ni l'autre n'aurait le soleil en face. Ces dispositions prises, chaque témoin vint présenter un pistolet à son champion, en lui donnant connaissance des règles auxquelles il devait rigoureusement se conformer.

Déjà, le capitaine Bruneau se disposait à donner le signal du feu, quand un nouveau personnage apparut en clopinant sur le plateau du Camp-de-César. C'était Pierre Fauchaux, le facteur de la poste aux lettres. Il n'avait pas perdu de temps et avait parcouru plus de huit kilomètres en trois quarts d'heure ; aussi la sueur, ruisselant de son visage, tombait-elle en larges gouttes sur sa blouse bleue à collet rouge. Selon toute apparence, ce long et rapide trajet ne s'était pas accompli sans que le piéton eût pris quelques rafraîchissements en chemin ; car il avait le visage un peu enluminé. Néanmoins, il ne songeait qu'à l'objet de sa mission. Apercevant au pied du vieux châtaignier les personnes qu'il cherchait, il tira de son sac de cuir le paquet dont l'avait chargé la directrice, et, sans s'inquiéter du reste, il se mit en devoir de le remettre à son adresse.

Le domestique et le postillon qui gardaient les chevaux au bord de la route le rappellèrent précipitamment :

— Ohé ! Pied-Bot, où diable vas-tu donc ? Attends un moment... ne vois-tu pas qu'on va tirer ?

Mais le facteur ne se retourna même pas :

— Je fais mon service, répliqua-t-il en agitant fièrement la lettre qu'il tenait à la main ; la poste ne s'arrête pour personne.

Et il continua d'avancer.

A un signal donné, deux coups de feu retentirent presque en même temps. Fauchaux s'arrêta enfin en fléchissant les épaules, et essaya de voir le résultat de cette double explosion ; mais la fumée de la poudre et quelques broussailles qui se trouvaient entre lui et les combattants l'empêchèrent de contenir sa curiosité.

— Diable ! murmura-t-il, je serais bien attrapé, si celui à qui je dois donner la lettre avait reçu un atou... Heureusement, madame la directrice est une fineade, elle a écrit deux adresses... Tiens, tiens, ajouta-t-il aussitôt en se mettant en marche, il paraît que personne n'est tombé ! Comme ça, je pourrai choisir.

En effet, Gérard et le baron étaient encore debout, quoique l'un d'eux fût blessé ; mais presque aussitôt de vives réclamations s'élevèrent et les témoins accoururent. Voici ce qui s'était passé :

Les deux pistolets, comme nous l'avons dit, étaient partis simultanément ; mais Puyieux, pour un motif ou pour un autre, n'avait pas visé l'ingénieur. Au-dessus de Gérard, dans le feuillage du châtaignier, un petit oiseau de la famille des mésanges sautillait en chantant avec gaieté ; ce fut cet innocent oiseau que Puyieux ajusta. Au moment de l'explosion, le chant cessa tout à coup ; quelques plumes, quelques débris sanglants voltigèrent dans la verdure et attestèrent la fatale adresse du baron.

Mais cette générosité, si réellement l'acte de Puyieux avait la générosité pour mobile, ne reçut pas sa récompense. Gérard, connaissant le danger de sa situation, avait froidement visé son adversaire. Quoiqu'il eût à peine touché des armes à feu deux fois en sa vie, la Providence avait dirigé sa main ; la balle avait traversé le bras gauche du baron. Cette blessure n'était nullement grave, car l'os ne paraissait pas offensé ; mais elle était fort douloureuse et le sang inonda rapidement les vêtements en toile blanche du blessé.

Or, Puyieux, quoique brave, était du nombre de ceux que la vue de leur sang impressionne d'une façon extraordinaire. Ce résultat inattendu l'exaspéra.

— Morbleu ! dit-il, voilà qui m'apprendra désormais à faire de la magnanimité ! Je vous ai épargné, mais vous ne m'épargnez pas, vous !

Gérard ne soupçonnait pas le moins du monde la mort du pauvre oisillon choisi en holocauste, à sa place, par l'habile tireur ; aussi répliqua-t-il avec indignation :

— De quoi vous plaignez-vous ? Si le sort m'a favorisé, malgré cette supériorité dont vous vous vantiez, à qui faut-il s'en prendre ? Mais nous pouvons recommencer.

— De tout mon cœur ; et, cette fois, je ne tirerai pas ma poudre aux moineaux, je vous le jure.

Mais Régnier, Bruneau, le comte lui-même, s'empressèrent d'intervenir ; et, pendant que le médecin bandait provisoirement avec un mouchoir le bras du blessé, pour arrêter le sang, Bruneau, qui avait observé toutes les circonstances de l'événement, en donna l'explication.

— Du reste, c'est tant pis pour M. de Puyieux, ajouta-t-il d'un ton préemptoire ; il était libre de viser un petit oiseau à la place d'un brave garçon qui lui présentait sa poitrine, et il a donné une preuve certaine de son adresse... Cui, c'est un beau coup ; mais Gérard ne pouvait prévoir cela, et il a agi selon son droit. Quant à recommencer, c'est une autre affaire et nous ne le permettrons pas.

— Cependant, messieurs, dit Gérard avec fierté, je ne veux rien devoir à M. le baron de Puyieux. Il prétend m'avoir épargné ; je désire ne contracter envers lui aucune obligation... Rechargez votre pistolet, monsieur, et tirez de nouveau.

—Ce n'est pas ainsi que je l'entends, reprit le baron; ma blessure est légère, et nous ne saurions nous arrêter pour si peu. Si donc, monsieur, votre proposition est sérieuse, joignez-vous à moi pour demander à ces messieurs la revanche.

—Soit; vous l'entendez, capitaine? Je vous supplie de vouloir bien préparer les armes.

Mais les témoins résistèrent énergiquement à cette prétention des deux adversaires; tous déclarèrent que l'affaire devait finir là, qu'ils ne prêteraient pas leur concours pour une nouvelle épreuve. De leur côté, Puy sieux et Gérard s'obstinaient dans leur détermination, et ils allèrent jusqu'à signifier qu'ils se battraient sans témoins si l'on refusait de les assister. Force fut donc à Bruneau et à Régnier de céder à leur vœu, de peur que ces jeunes gens ne prissent conseil que de leur colère aveugle et de leur amour-propre offensé.

Ils se mirent en devoir de recharger lentement les pistolets; mais quelle que fût leur répugnance à s'acquitter de leur besogne, ont eût trouvé chez le comte de Vaublanc une opposition plus vive encore, s'il n'eût été occupé en ce moment d'un autre côté. Pierre Fauchaux, en effet, venait de se glisser en tapinois derrière lui, et, après l'avoir tiré par le pan et son habit, lui avait remis le paquet dont il était porteur. Le comte voulait refuser; mais, frappé de l'étrangeté de la suscription, poussé par la curiosité, il rompit l'enveloppe et parcourut les papiers qu'elle contenait. Bientôt il donna une telle attention à sa lecture qu'il oublia complètement tout le reste.

Les deux adversaires s'étaient éloignés de nouveau, tandis que les témoins remplissaient à regret leur office. Le capitaine Bruneau dit à son compagnon :

—Eh bien! Régnier, comment trouves-tu mon "mouton enragé"? Mais j'ai bien peur que, cette fois, la chance ne tourne contre lui!

—Oui, et c'est dommage, car il ne manque pas de nerf, ce petit ingénieur! Enfin, nous avons fait ce que nous avons pu.

—Eh bien! messieurs, êtes-vous prêts? s'écria Puy sieux; je perds beaucoup de sang et je m'affaiblis... Ma main tremblera si vous tardez davantage.

—Dépêchez-vous, de grâce, messieurs! dit Gérard à son tour; je suis aussi pressé que M. le baron.

—Eh! morbleu! vous êtes trop pressés l'un et l'autre! répliqua le capitaine Bruneau avec colère. Mais, allons, voilà qui est fini... et au diable la besogne!

Il remit un pistolet chargé à Gérard, tandis que Régnier présentait l'autre à Puy sieux. Gérard et le baron allaient prendre leur poste afin de recommencer l'épreuve, quand M. de Vaublanc se jeta brusquement entre eux.

—Un moment! dit-il avec autorité.

Il s'empara des pistolets, les déchargea en l'air, puis, les remettant au capitaine Bruneau, il reprit d'un ton ferme :

—Cette lutte ne saurait continuer... Elle n'a déjà que trop duré.

Une stupéfaction profonde accueillit d'abord ces paroles. Puy sieux était devenu fort pâle; cependant, il demanda, en s'efforçant de cacher son émotion :

—Puis-je savoir, monsieur le comte, le motif de cette conduite inexplicable?

—Ne le devinez-vous pas? Tenez, par respect pour nos anciennes relations, je veux encore vous ménager... venez par ici... Messieurs, ajouta Vaublanc en se tournant vers les témoins, excusez-nous un peu.

Et il entraîna le baron derrière un buisson épais, où ils ne pouvaient ni être vus ni être entendus. Alors il lui montra les papiers qu'il venait de recevoir, en prenant soin toutefois de ne pas les laisser à la disposition de Puy sieux.

—Connaissez-vous ceci? lui demanda-t-il.

Ces papiers, en effet, devaient être bien connus du baron, car, à peine les eut-il regardés, qu'il fut saisi d'une espèce de tremblement nerveux.

—Vaublanc, balbutia-t-il, je suis victime d'une odieuse intrigue... Je vous expliquerai... C'est cette odieuse directrice des postes qui veut me perdre.

—La directrice n'a rien à voir là-dedans... Niez-vous d'avoir écrit et signé de votre main la pièce que voici?

En même temps, il se mit à lire à haute voix la pièce en question, qui était ainsi conçue :

"Je soussigné, Antoine-Robert Puy sieux, dit baron du Puy sieux, ayant occupé, dans le département de***, les fonctions de***, reconnais, en présence de M. le marquis de la Villosé-veque préfet de ce département, que j'ai détourné à mon profit la somme de vingt mille sept cent cinquante-deux francs, sur les fonds dont l'administration m'était confiée, et que, pour y réussir, j'ai opéré des falsifications et des surcharges sur les registres...

—Dites, monsieur, interrompit le comte avec véhémence, est-ce bien là votre écriture, votre nom? Et comment essayeriez-vous de le nier, quand je vois plus bas la signature du préfet, celle du secrétaire général, avec le cachet de la préfecture?

Puy sieux était comme anéanti; cependant il essaya de se justifier :

—Cher comte, reprit-il avec agitation, ne me condamnez pas sans m'entendre. Il s'agit d'une étourderie de jeunesse, démesurément grossie par des ennemis puissants. Écoutez, quand j'étais fonctionnaire public en Bretagne, j'eus le malheur d'exciter la jalousie du préfet, dont la femme passait pour être fort coquette. Afin de se venger, il voulut me perdre; il m'obligea de donner ma démission et de signer cet acte, comptant ainsi me décider à quitter le pays...

—Qu'importe tout cela? Si, comme vous le dites, il s'agissait seulement d'étourderies de jeunesse, ne vous fussiez-vous pas laissé déchirer en morceaux, avant de mettre votre nom au bas de ce papier qui vous déshonore et qui pourrait vous jeter sur les bancs d'une cour d'assises?... Mais poursuivons... Cette autre pièce, bien qu'elle ne soit pas de votre écriture, la connaissez-vous aussi?

Et il lut rapidement :

"Les soussignés, réunis en jury d'honneur pour juger la contestation survenue entre M. de Vaudreuil, capitaine de hussards, et le nommé Antoine-Robert Puy sieux, déclarent, toutes informations prises, que ledit Puy sieux est indigne de jouer sa vie contre celle d'un honnête homme, etc., etc., etc."

—Et ces déclarations, accablantes pour vous, continua M. de Vaublanc, sont signées : Lambert, colonel; Faugeas, avocat; Guillemain, ingénieur des mines... Dites, monsieur, qu'avez-vous à répondre à des témoignages si respectables?

—Vous voyez encore le résultat de ces intrigues, de ces calomnies dont je vous parlais tout à l'heure. Mes ennemis ne me laissent pas de repos, si bien que je dus céder la place et retourner à Paris...

—Où l'on ne vous connaissait pas, et où sans doute vous espériez trouver de nouvelles dupes!... Et voilà, poursuivit le comte avec une sorte de colère contre lui-même, l'homme à qui j'avais donné toute ma confiance, que j'avais accueilli dans ma famille, et sur qui je comptais pour me faire réussir dans mes entreprises! Voilà cet ami intime des ministres, ce dispensateur des faveurs administratives, ce protecteur en crédit, dont j'avais la sottise d'écouter les promesses insensées!... Ah! monsieur Antoine-Robert Puy sieux, si je ne savais par ce procès-verbal qu'un honnête homme ne peut se battre avec vous, ce serait moi qui jouerais ma vie contre la vôtre!

M. de Vaublanc s'exprimait avec une extrême véhémence; Puy sieux lui dit humblement :

—De grâce, monsieur, ne parlez pas si haut... Si j'avais le temps de vous apprendre par quel concours de circonstances fâcheuses de pareilles accusations ont pu être portées contre moi, vous me plaindriez sans doute. En attendant, par respect pour nos anciennes relations, vous ne voudriez pas me perdre aux yeux des personnes qui sont ici... Je subirai toutes vos conditions; mais je vous en conjure, déchirez ces misérables paperasses et gardez-moi le secret.

M. de Vaublanc réfléchit un peu; enfin, il parvint à surmonter son indignation :

—Il serait fâcheux, en effet, pour ma propre considération, répliqua-t-il, qu'après vous avoir admis publiquement dans mon intimité, je vous arrachasse votre masque de galant homme. Eh bien ! nul ne verra ces papiers, je vous le promets, pourvu que vous fassiez exactement ce que je vais vous dire.

—Parlez, monsieur le comte.

—Aussitôt que vous serez guéri de votre blessure, vous quitterez le pays, sans vous permettre un acte agressif ou offensant contre qui que ce soit. Tâchez que je n'entende plus parler de vous, ce sera le mieux... Quant à votre affaire avec Gérard, elle est facile à arranger maintenant : suivez moi, et surtout gardez-vous bien de me contredire.

Il remit les papiers dans sa poche, et s'avança, suivi de Puy-sieux, vers Gérard et les autres qui ne comprenaient rien à cette scène singulière.

—Messieurs, dit-il d'une voix ferme, M. le baron de Puy-sieux est décidément d'une habileté trop grande au manie-ment des armes, pour qu'il lui soit permis de se battre en duel ; aussi, toute réflexion faite, désire-t-il que le combat n'aille pas plus loin, et il prie M. Gérard de recevoir ses *très-humbles excuses*.

Puy-sieux eut un mouvement de révolte.

—N'est-ce pas là, dit M. de Vaublanc en clignant des yeux, ce que vous m'avez chargé de déclarer à ces messieurs ?

Puy-sieux baissa la tête.

—S'il en est ainsi, reprit le capitaine Bruneau, qui parut délivré d'un grand poids, mon ami doit se trouver satisfait... L'expression *très-humbles excuses* efface tout... Voilà donc une affaire terminée, et j'espère que la blessure de M. de Puy-sieux n'aura pas de suites fâcheuses...

—Ceci me regarde, reprit le docteur Régnier ; si le blessé est bien sage, je m'engage à lui rendre complètement l'usage de son bras en quinze jours... Mais sans doute, monsieur le baron, vous souhaitez d'être reconduit à la Masure où vous demeurez ? Comme vous avez déjà perdu beaucoup de sang, et comme le trajet pourrait vous fatiguer, je demanderai à ces messieurs leur cabriolet pour vous ramener jusqu'à l'auberge.

Gérard et Bruneau s'empressèrent d'accéder au vœu du médecin, et l'on fit avancer la voiture. Puy-sieux paraissait abattu et souffrant ; sa contenance était si piteuse que l'ingénieur lui-même en fut touché :

—Monsieur le baron, lui dit-il avec douceur, nous avons eu, je crois, des torts réciproques ; mais ce qui vient de se passer les a effacés. Rien ne s'oppose donc maintenant à une réconciliation qui, de ma part du moins, sera franche et sincère.

En même temps, il tendit la main à Puy-sieux, qui, avant de la prendre, regarda le comte de Vaublanc ; mais celui-ci se jeta brusquement entre eux :

—C'est inutile, dit-il.

Puy-sieux se contenta donc de saluer en silence, monta dans la voiture avec le docteur, et l'on partit, après que le comte eut échangé un signe mystérieux avec le blessé.

—Hum ! il y a quelque chose, dit le capitaine Bruneau bas à Gérard ; mais n'importe ! Vous devez vous trouver fort heureux de vous être tiré sain et sauf des griffes de ce gaillard-là !

Régnier fut absent plus d'une demi-heure ; pendant ce temps, le comte dit à Gérard, dont l'attitude était un peu embarrassée, en sa présence :

—J'aurais peut-être aussi de graves reproches à vous adresser, vous n'avez pas suffisamment respecté mon hospitalité, vous avez trop écouté les mauvaises inspirations de votre amour-propre, vous avez risqué de compromettre par un écart fâcheux nos relations amicales...

—Pardonnez-moi, cher comte, répliqua l'ingénieur avec confusion ; s'il faut l'avouer, mon principal motif de colère contre M. de Puy-sieux était la confiance aveugle que je vous voyais lui témoigner, et qu'il ne méritait pas sans doute.

—Vous n'aurez plus rien de pareil à me reprocher, répliqua M. de Vaublanc ; je n'accorderai désormais ma confiance qu'à ceux que je connaîtrai bien. Quant à ce M. de Puy-sieux, tout

est fini entre lui et moi... Je n'ose vous engager, Gérard, continua-t-il d'un ton différé, à venir aujourd'hui même à la Bastide ; cette affaire va sans doute s'ébruiter dans le pas, et il faut lui donner le temps de s'assoupir. Mais j'espère que vous nous reviendrez bientôt ; je vais avoir besoin plus que jamais de vos conseils et de votre amitié !

—Ce sera une grande joie pour moi, mon cher de Vaublanc, d'aller un peu plus tard vous faire visite ; mais ne craignez-vous pas que ces dames, qui avaient une préférence marquée pour mon adversaire...

M. de Vaublanc le regarda d'un air surpris ; il ignorait la préférence à laquelle on faisait allusion ; il se contenta donc de répondre que ses amis seraient toujours bien accueillis à la Bastide-Viulard, et l'on changea d'entretien.

Gérard eût bien voulu connaître la cause du subit revirement qui s'était opéré dans l'esprit du comte au sujet de Puy-sieux, et surtout l'origine de la lettre arrivée ainsi à l'improviste. Il allait peut-être risquer une question sur ce point, quand Pied-Bot s'approcha des interlocuteurs et, portant la main à sa casquette ornée d'une petite cocarde, dit d'un air gauchement respectueux :

—Pardon, excuse, messieurs... J'ai remis la lettre à M. de Vaublanc, quoiqu'elle fût adressée à l'un et à l'autre, mais ça n'aurait pas été prudent de la porter à M. l'ingénieur, quand on allait tirer sur lui... vous comprenez !... Ah ça ! vous êtes sans doute arrangés ensemble pour vous communiquer la chose, et je ne recevrai aucun reproche de ma directrice ? On fait son service du mieux qu'on peut, vous entendez bien.

—Que dit-il ? demanda Gérard avec étonnement ; la lettre que vous venez de recevoir m'était-elle adressée comme à vous ?

—En effet, répliqua le comte, et en mon absence elle aurait dû vous être remise... Mais je vous expliquerai cela plus tard ; ce détail n'a plus d'importance maintenant... Quant à vous, facteur, poursuivit-il en se tournant vers Fauchaux, vous direz à madame Arnaud que je la remercie, que j'irai la voir prochainement, et que sa lettre a produit le bon résultat qu'elle pouvait en entendre.

Il accompagna cette commission d'une gratification libérale, et le piéton partit joyeusement pour continuer sa tournée.

—Plus de doutes ! murmurait Gérard, c'est la marquise qui a tout conduit.

Il se promit ainsi de revoir madame Arnaud, autant pour la remercier que pour lui demander le mot de cette énigme.

En ce moment le docteur Régnier revenait avec la voiture. Après avoir pansé le baron, il l'avait laissé établi dans une chambre d'auberge, aussi confortablement qu'on pouvait le désirer.

—Je dois avoir avec lui une dernière entrevue, dit M. de Vaublanc, et je vais lui faire mes adieux en retournant à la Bastide... A présent, messieurs, je vous prie de ne donner aucune publicité à certaines circonstances de cette affaire, afin de ne pas éveiller la malignité publique ; moins on en parlera, mieux cela vaudra.

Les assistants promirent le secret ; on échangea des poignées de main et l'on se sépara. Gérard et Bruneau remontèrent dans leur cabriolet, pendant que le docteur les suivait à cheval. M. de Vaublanc, escorté de son domestique, se rendit au village de la Masure, où il eut une nouvelle entrevue avec de Puy-sieux.

Cette entrevue fut courte, et quand le comte sortit, on eût pu remarquer qu'il avait l'œil brillant de colère, le teint rouge et animé. Puy-sieux, de son côté, demeura seul sur son lit grossier, dans ce village solitaire et dénué de ressources, disait avec rage :

—Blessé... battu... humilié ! Mais patience ! je prendrai peut-être ma revanche.

VI

LA TRAMONTANE DU VAL

Quinze jours s'étaient écoulés, et le baron de Puy-sieux se trouvait encore au village de la Masure. Le docteur Régnier allait le voir chaque matin ; on savait de lui que le blessé était

dans un état satisfaisant, et pouvait sortir le bras en écharpe. Du reste, aucune marque d'intérêt, à la surprise générale, ne lui avait été donnée par la famille de Vaublanc pendant sa maladie. Le lendemain du duel, on lui envoya les effets qu'il avait laissés à la Bastide dans l'espoir d'un prompt retour, mais aucun compliment, aucun message amical, n'avait accompagné cet envoi. En revanche, Gérard avait écrit de la ville au docteur Régnier, pour demander des nouvelles de Puyseux, démarche de pure forme et suggérée uniquement par le désir de se conformer à l'usage en pareil cas.

Les relations entre la directrice des postes et la Bastide Vialard ne paraissaient pas non plus beaucoup plus actives que par le passé. Le comte s'était rendu chez madame Arnaud le soir même du jour de l'événement, et ils avaient causé longtemps ensemble ; mais M. de Vaublanc n'était pas revenu à Saint-Martin, et Valérie, de son côté, n'était pas retournée à la Bastide, bien qu'elle eût reçu deux ou trois visites de la comtesse et d'Emma.

Du reste, on prétendait que M. de Vaublanc et sa famille n'avaient pas sujet de songer beaucoup aux visites et aux joyeuses réunions. De sinistres rumeurs commençaient à se répandre dans le voisinage : on croyait le comte sinon ruiné, du moins menacé de poursuites sérieuses.

Le nombre des lettres adressées au spéculateur s'augmentait de jour en jour ; mais la plupart étaient de ce gros papier administratif, timbré ou non timbré, qui habituellement n'annonce rien de bon. On voyait encore passer quelques voyageurs pour la Bastide-Vialard, mais ils n'avaient plus la mine d'actionnaires de la compagnie future ; on devinait plutôt des gens de loi dans l'exercice de leurs fonctions, et l'on était allé jusqu'à soupçonner fortement l'un d'eux d'être un huissier, porteur de quelque vilain grimoire.

Cependant l'opinion publique se trompait sans doute, ou bien M. de Vaublanc n'avait pas jugé à propos de confier à sa femme et à sa fille l'état embarrassé de ses affaires, car tout conservait à la Bastide son train accoutumé. Les dames, notamment, n'avaient pas cessé de faire chaque jour une promenade en voiture dans les environs pittoresques de l'habitation.

Un matin donc, à l'issue du déjeuner, la calèche tout attelée attendait devant la porte de l'habitation. Bientôt Emma et la comtesse arrivèrent, parées des plus fraîches toilettes, et quand elles eurent pris place dans la voiture, Charles demanda, chapeau bas, à madame de Vaublanc, quel devait être le but de la promenade.

—Le val de la Fontaine, répondit-elle ; on assure qu'il y a là une belle *compagne* de moutons transhumains, et cette vue nous divertira.

—Le val de la Fontaine ne se trouve-t-il pas tout près de la Masure ? demanda le domestique.

—Eh ! qu'importe cela ?

—C'est que madame peut voir, sur la montagne qui domine tout le haut pas, des nuées qui s'assemblent là depuis ce matin ; elles annoncent du mauvais temps pour la journée. On dit que le vent se fait rudement sentir dans le val quand il y a de l'orage, et la calèche est découverte.

—Bah ! bah ! on relèvera la capote au besoin ; d'ailleurs, nous serons rentrés bien avant la pluie.

Charles transmit l'ordre au cocher et grimpa derrière la voiture, qui partit aussitôt.

Il y avait environ une lieue et demie de la Bastide au val, et en pays de plaine, ce trajet se fit accompli très promptement ; mais il fallait toujours monter, et par des chemins qui n'étaient pas des meilleurs : aussi mit-on près des deux heures pour atteindre l'endroit désigné. En y arrivant on eût pu voir les nuages, d'abord immobiles autour d'un pic éloigné, s'en détacher avec rapidité et envahir le ciel ; mais un orage dans cette saison ne pouvait avoir d'inconvénients bien graves. Les dames ne s'inquiétèrent donc pas du temps et donnèrent toute leur attention au beau paysage qui les environnait.

Le val de la Fontaine, voisin du Camp-de-César, et qui en était séparé seulement par une chaîne de rochers inaccessibles,

ne ressemblait pas au plateau herbeux où avait eu lieu le combat de Gérard et du baron. Le sol était rocailleux, encombré de blocs erratiques ; cependant une source abondante jaillissait du pied d'une roche couverte de buissons, et formait un joli ruisseau qui serpentait au milieu d'arbustes et de plantes fleuries. C'était à cette source que le val devait son nom.

Du côté de la plaine, se trouvait le village de la Fontaine, composé d'une douzaine de maisons d'assez pauvre apparence. Les dames ne voulurent pas y laisser leur voiture et continuer la route à pied, comme le proposait le domestique. La calèche continua donc d'avancer, malgré les difficultés croissantes du chemin, et, après avoir franchi une espèce de portique formé de deux immenses blocs de granit, elle se dirigea vers la source, principal ornement de cette solitude.

L'absence de grands arbres donnait au val un aspect âpre et nu ; de plus, dans toute son étendue on n'apercevait qu'une habitation, bergerie à toiture basse et plate, qui était adossée à un roc isolé. Néanmoins, le mouvement et le bruit ne manquaient pas dans cette vaste enceinte ; on entendait de toutes parts des cris de bergers, des aboiements de chiens, des sonailles de moutons. C'était là, en effet, qu'était cantonné, comme nous l'avons dit, un de ces troupeaux nomades appelés *compagnes*, qui viennent du pays bas dans la belle saison, pour profiter des herbages parfumés des montagnes, et s'en retournent en automne.

Les dames observaient tous ces détails et se faisaient donner des explications par Charles, qui, étant du pays, connaissait parfaitement les usages des pasteurs nomades. Comme on approchait de la source, un homme s'arrêta au bord du chemin et se mit à examiner les promeneuses. Il n'était pas vêtu comme les gens du pays ; son costume élégant, son large chapeau de paille fine trahissait un citadin. Quand la voiture passa, il salua poliment, et alors on put remarquer qu'il avait un bras en écharpe : c'était le baron de Puyseux.

Les deux dames le reconnurent en même temps : mais tandis que mademoiselle Emma s'inclinait en rougissant, la comtesse détourna la tête avec affection.

Bientôt la voiture atteignit la source qui était le but de cette excursion, et les dames mirent pied à terre ; mais le baron avait disparu derrière un pli du terrain.

L'eau sortait sans bruit et sans agitation sensible de la petite construction en ruines. Elle était si limpide que l'on voyait distinctement les cailloux au fond de son bassin ; le ruisseau qu'elle formait se cachait, au bout de quelques pas, sous une couche de menthes, de renoncules et de beccabungas. Quand les dames de Vaublanc s'approchèrent de la fontaine, ces fleurs sauvages étaient l'objet d'une abondante moisson de la part de deux femmes du pays qui se trouvait là. Ces deux femmes étaient Jeanne Marsais et sa fille, venues au val recueillir les plantes médicinales dont la récolte leur constituait maintenant une modeste industrie.

Suzette Marsais paraissait de mieux en mieux portante. Les signes alarmants de la pulmonie continuaient de s'effacer sur son visage amaigri, et, en ce moment que la jeune fille était animée par l'exercice, une rougeur bien différente de ce coloris maladif qui apparaissait autrefois aux pommettes de ses joues donnait une sorte d'éclat à ses traits. Sa mère et elle, après avoir entassé les herbes odorantes dans leurs tabliers, se disposaient à se retirer, quand elles aperçurent les dames qu'elles saluèrent humblement. La comtesse ne dédaignait pas, dans l'occasion, de rechercher la popularité ; d'ailleurs, peut-être avait-elle ses raisons pour s'arrêter. S'approchant donc familièrement de la mère et de la fille, elle leur demanda ce qu'elles faisaient en cet endroit. Jeanne lui expliqua comment elles recueillaient des plantes médicinales pour un herboriste de la ville.

—Quoi ! ma bonne femme, s'écria mademoiselle de Vaublanc avec empressement, savez-vous les noms de toutes ces jolies plantes ? Je serais bien heureuse de les connaître.

—La Suzette pourrait vous les répéter, mademoiselle, car

le docteur Régulier nous les a dits ; mais moi j'ai si mauvais mémoire...

—Eh bien ! Suzette, reprit Emma naïvement, comment appelez-vous d'abord cette fleur bleue qui répand un si doux parfum ?

—C'est une gontiane, mademoiselle ; puis, voici de la centaurée, puis de l'ulmaire, puis... Mais, pardon ! interrompit la petite en jetant autour d'elle un regard d'inquiétude ; il va pleuvoir, et le docteur nous a bien recommandé, de ne pas laisser mouiller nos herbes qui, dans ce cas, contracteraient un goût de moisi et perdraient leur vertu.

—C'est bien vrai, reprit la mère ; si cet accident arrivait, toute notre travail de la matinée serait inutile ; et toi-même, pauvre enfant, si tu venais à être mouillée, tu serais capable de retomber malade... Aussi, avec la permission de ces dames, il faut que nous partions bien vite, car le ciel est très noir là-bas dans la montagne ! Nous ne devons même pas essayer de regagner le village de la Fontaine ; c'est à peine si nous aurons le temps de nous réfugier à la bergerie.

Et elle désignait l'habitation qui se trouvait au milieu de la vallée.

—Ces dames devraient partir de même, ajouta-t-elle timidement ; la pluie ne peut tarder, et à certains moments le vent a une force étonnante dans ce val... Voyez : les bergers eux-mêmes paraissent se défier du temps.

En effet, un petit groupe de personnes s'était formé devant l'habitation où se trouvait le baille des troupeaux transhumants et l'une d'elles tire d'un cornet à bouquin quelques sons aigus qui furent répétés dans le lointain par d'autres cornets, comme par des échos. Aussitôt on vit les chefs de scabois, avec l'aide des chiens réunir les troupeaux dans les pâturages et les pousser vers certains cantons où ils devaient être moins exposés aux rafales. Mais ces précautions n'inquiétèrent pas la comtesse.

—Bah ! n'avons nous pas la voiture ? dit-elle avec impatience ; on veut nous effrayer d'une pluie d'été comme d'un de ces grands orages qui, l'hiver, dévastent tout dans les montagnes. Cependant, partez, mes braves femmes, je ne vous retiens plus.

Suzette et sa mère ne se le firent pas dire deux fois ; elles chargèrent le paquet d'herbes sur leur tête et se dirigèrent de toute leur vitesse vers la bergerie.

Les indices d'une bourrasque prochaine devenaient à chaque instant plus visibles. L'extrémité supérieure du val avait complètement disparu dans une espèce de brouillard qui allait toujours s'épaississant. Un bruit sourd commençait à se faire entendre et croissait avec rapidité ; ce bruit n'était ni celui du tonnerre, ni celui de la grêle ; on eût dit plutôt des mugissements du vent, quoique pas un brin d'herbe, pas une feuille sèche ne remuât encore dans la vallée. Le ciel était si sombre que les objets un peu éloignés perdaient leurs formes et leurs couleurs.

Emma remarqua ces changements défavorables.

—Rentrons aussi, chère maman, s'écria-t-elle, car notre promenade pourrait être fort désagréablement interrompue.

—J'y consens, reprit la comtesse en jetant encore autour d'elle un regard distrait ; rentrons, puisque tu le veux, ma fille... Toutefois, cet endroit me plaît, et nous y reviendrons. Rien n'est charmant comme cette vallée.

On regagna la voiture. Pendant l'absence des dames, le valet de pied s'était efforcé de relouer la capote de la calèche pour abriter ses maîtresses en cas de pluie. Il y était parvenu imparfaitement, néanmoins cette précaution rassura les dames, qui prirent place en louant Charles de son attention.

—Elle ne servira peut-être pas à grand'chose répliqua Charles, si ce que l'on dit est vrai. On prétend que lorsqu'il pleut, un vent particulier s'engouffre dans cette gorge ; on l'appelle la tramontane du val, et il est, dit-on, si fort, qu'il renverse tout ce qui se trouve sur son passage.

—Prenez garde ! Pierre, s'écria Charles de son siège, voici la tramontane... Retenez bien vos chevaux, et surtout...

Mais on ne put entendre la fin de cette phrase. Le

tourbillon tomba sur la calèche avec une violence irrésistible ; c'étaient des rafales dont rien ne saurait donner une idée ; le bruit était si terrible que la voix humaine devenait impuissante à le dominer.

Emma et la comtesse s'étaient blotties au fond de la voiture en poussant des cris d'effroi ; mais des torrents d'eau pénétraient dans leur retraite et leur fouettaient le visage. Les chevaux, pris de vertige, tournaient tantôt à droite tantôt à gauche, tandis que le cocher, aveuglé par la pluie, était incapable de les diriger. Pour comble de malheur, le vent s'engouffrant dans la voiture, la soulevait par intervalles et menaçait de la renverser.

Les pauvres femmes, éperdues, se croyaient à leur dernière heure, quand un changement subit s'opéra dans leur position. Quelques éclats de voix arrivèrent vaguement jusqu'à leurs oreilles, au milieu des mugissements de la tempête ; puis les chevaux tournèrent de nouveau sur eux-mêmes, mais cette fois ils faisaient face au vent, et la voiture n'éprouvait plus ces oscillations et ces secousses qui avaient failli la jeter sur le côté. Emma et la comtesse se rassurèrent donc un peu et se hasardèrent à regarder au dehors.

Le cocher avait perdu la tête et laissé tomber les rênes ; il se cramponnait à son siège pour ne pas en être arraché. Charles était encore plus malheureux ; il avait été rudement jeté à terre par la bourrasque, son front avait porté contre une pierre, et il se relevait en ce moment, tout étourdi de sa chute et le visage couvert de sang. Ni l'un ni l'autre n'avait donc pu porter efficacement secours aux dames de Vaublanc ; mais un homme, qui avait un bras on écharpe et qui demeurait tête nue sous l'averse, avait saisi les chevaux d'une main ferme et venait de leur faire opérer ces mouvements salutaires ; c'était encore le baron de Puysieux.

La colère de la mère et de la fille, si toutefois elles étaient réellement irritées contre lui, ne pouvait tenir devant cette preuve de dévouement. Elles voulurent le remercier, mais le fracas des éléments couvrit de nouveau leurs voix. Puysieux lui-même ne réussit pas mieux lorsqu'il essaya de les rassurer. Il se borna donc à les encourager par un signe, et se mit en devoir de conduire les chevaux par la bride vers la bergerie, seule habitation qui fut en vue.

Cette opération ne paraissait pas des plus aisées. Le vent, qui avait pour origine une disposition particulière des localités, pénétrait dans le vallon par l'extrémité supérieure, le parcourait dans toute son étendue, et il semblait impossible de remonter ce formidable courant. Selon certaines lois météorologiques, en effet, il se forme souvent dont les défilés des montagnes de ces tourbillons impétueux dans la direction fixe est irrésistible ; et la tramontane du val, comme on appelait celui-ci, soufflait exactement dans le sens opposé aux pauvres promeneurs.

Cependant Puysieux ne désespéra pas d'exécuter son projet. Quoique la pluie continuât de faire rage, il conduisit les chevaux en lignes obliques, en *louvoyant*, comme dirait un marin ; il profitait pour avancer de tous les accidents du sol, de tous les rochers qui faisaient obstacle au vent. Néanmoins, il était obligé parfois de s'arrêter un moment, car la tramontane menaçait encore de tout culbuter.

A force de constance et de précaution, Puysieux parvint à conduire la voiture sans accident jusqu'à la bergerie, avant que la bourrasque ne fût dans toute sa violence. Cette habitation, construite sans doute en prévision de pareils phénomènes atmosphériques, était, comme nous l'avons dit, de forme basse et solide, adossée à une roche. Lorsqu'on en approcha, la porte s'ouvrit et ses habitants aperçurent sur le seuil ; c'était d'abord le baille lui-même, beau vieillard à barbe blanche et à démarche majestueuse ; puis c'étaient plusieurs femmes et filles de bergers, chargées de préparer la nourriture de la horde ; et enfin Jeanne Marsais et sa fille Suzette, fort alarmées de voir les dames de Vaublanc exposées à la fureur de cet orage.

La calèche vint s'arrêter devant la porte, et, protégée par le

voisinage du bâtiment, elle cessa d'éprouver de dangereuses oscillations. Pendant que Puyieux retenait, avec l'aide des domestiques, les chevaux effrayés, les deux dames s'élançèrent du marchepied et se réfugièrent dans la maison.

L'intérieur de la bergerie formait une seule pièce, et cette pièce paraissait d'autant plus grande, qu'elle n'était pas encombrée de meubles inutiles. Des chaudrons de cuivre ou de fer, destinés aux manipulations du lait, un grand coffre pour serrer les vêtements de rechange, et enfin plusieurs bottes de paille, servant de lit commun aux habitants de la case, en composaient le mobilier. Le vieux baille fit les honneurs de sa demeure temporaire avec un mélange de dignité et de simplicité patriarcales.

—Reposez-vous, mesdames, dit-il avec son accent provençal fortement prononcé ; le beau temps ne tardera pas à revenir. La tramontane souffle rudement, il est vrai, mais elle ne dure pas.

—Approchez-vous du feu, dit Jeanne Marsais en attisant les bûches de sapin dans la grande cheminée de la bergerie, tandis que sa fille avançait précipitamment des escabeaux ; vous êtes mouillées, et d'ailleurs ce vent est glacial.

—Oh ! c'est bien vrai, dit la petite Suzette qui exposait elle-même au feu ses mains amaigries et diaphanes.

Les dames de Vaublanc acceptèrent l'invitation. Le vent en s'engouffrant dans la cheminée, refoulait abondamment la fumée et rendait assez pénible le voisinage du foyer. Toutefois la chaleur ranima les promeneuses, et elles ne tardèrent pas à reprendre courage.

Comme elles achevaient de se remettre, en écoutant la parole un peu emphatique du patriarche, le babil de Jeanne et de Suzette Marsais, Puyieux entra timidement. Il venait lui-même chercher un abri contre l'orage, après avoir vu Charles et le cocher remiser chevaux et voiture sous un hangar servant d'écurie aux bêtes de somme de la caravane pastorale. On se souvient qu'il avait perdu son chapeau dans la bourrasque ; ses cheveux, comme ses vêtements légers, étaient ruisselants d'eau, et il grelottait. Néanmoins il se tenait près de l'entrée et n'osait approcher.

—Quoi donc ! s'écria la comtesse avec gaieté, notre libérateur, notre paladin, vainqueur de la tempête, refusera-t-il de venir se sécher en votre compagnie ? Je croyais M. le baron de Puyieux plus impatient de revoir d'anciennes connaissances auxquelles, plaisanterie à part, il vient de rendre un véritable service !

Emma ne disait rien, mais tout en lissant avec la paume de sa main les bandeaux encore humides de sa chevelure, elle s'était empressée de faire une place au survenant entre elle et sa mère.

Puyieux s'approcha lentement.

—Je craignais, balbutia-t-il les yeux baissés, que madame et mademoiselle de Vaublanc n'eussent pris mauvaise opinion de moi... Des apparences m'accusent, j'en conviens, aux yeux de personnes qui leur sont chères, mais s'il m'avait été permis de m'expliquer franchement...

—De quelles apparences parlez-vous, monsieur le baron ? dit la comtesse avec étonnement ; mon mari m'a parlé très-vaguement de ce qui s'est passé entre vous et lui ; mais je sais bien que, blessé et malade encore, vous n'avez pas craint de vous exposer à ce vent effroyable, à cette pluie diluvienne, au danger d'être écrasé par les chevaux effrayés, et tout cela dans le but de nous tirer d'un mortel embarras... Aussi, vous suis-je fort reconnaissante d'un pareil service, et le comte lui-même, s'il était ici, n'hésiterait pas, j'en suis sûre, à vous témoigner une vive gratitude.

En même temps elle indiquait à Puyieux le siège vide à côté d'elle ; le baron, en venant s'asseoir à cette place, pensait à part lui :

—Morbleu ! serait-il possible que Vaublanc n'eût rien dit à sa femme et à sa fille ? Préoccupé de ses affaires, il est bien capable d'une pareille distraction ; mais la marquise ? La réserve de la marquise est tout à fait inconcevable !

Néanmoins il ne se hâta pas d'entamer la conversation ; au contraire, il restait morne, la tête penchée. Peut-être comptait-il sur sa pâleur, sur son bras en écharpe, comme sur ses vêtements mouillés, sur ses cheveux dégouttants d'eau glacée, pour inspirer de la pitié aux dames et achever d'étouffer les préventions qu'elles pouvaient avoir conçues contre lui. Mais ni l'une ni l'autre ne paraissait plus éprouver aucun sentiment de ce genre, si elles en avaient éprouvé auparavant, et elles montraient au baron autant de bienveillance et d'enjouement que jamais. Aussi leurs efforts ne tardèrent-ils pas à triompher de l'embarras que Puyieux avait montré de prime abord.

On ne parla pourtant pas du passé, mais seulement de l'accident qui venait d'arriver, de la tramontane qui redoublait de violence au dehors et menaçait de détruire le bâtiment. Le baron raconta comment, après avoir fait sa promenade habituelle dans le val, il se disposait à retourner au village de la Masure, qu'il habitait, lorsqu'il avait aperçu la voiture. Connaissant par les récits des gens du pays les terribles effets du vent dans cet endroit, et prévoyant le danger que les dames pourraient courir, il s'était tenu à portée de leur venir en aide en cas de besoin. Il avait eu le bonheur d'y réussir ; "mais, ajoutait-il avec modestie, il n'aurait eu garde d'imposer sa présence aux dames de Vaublanc, si les fureurs de la tempête ne l'avaient obligé à se réfugier dans cette maison pour quelques instants."

Cependant le cocher et le valet de pied, après avoir mis les chevaux et la voiture en sûreté, venaient d'entrer à leur tour dans l'unique pièce de la bergerie. Ils étaient trempés jusqu'aux os ; de plus, Charles, comme nous l'avons dit, s'était blessé au visage, et son sang coulait encore avec abondance. On les admit donc auprès du foyer, dont l'ardeur, sans cesse activée par de nouvelles brassées de bois, ne tarda pas à sécher leurs vêtements, tandis que Jeanne Marsais et sa fille s'occupaient charitablement de panser le blessé. Bien qu'il s'agit seulement d'une écorchure, madame de Vaublanc, qui se piquait de philanthropie envers ses inférieurs, voulut surveiller elle-même le pansement. Comme elle était occupée de ce soin, le baron se pencha vers Emma et lui dit à voix basse :

—Est-il vrai, mademoiselle, que, malgré les événements récents, vous n'avez contre moi ni aigreur ni colère ? Je n'ai pas oublié mes promesses ; mais des circonstances graves ont déconcerté mes intentions et je me suis trouvé dans l'impérieuse nécessité...

—Ne vous excusez pas, monsieur de Puyieux, répondit Emma. J'ai appris que vous n'aviez rien négligé pour éviter cette funeste rencontre ; n'ayant pu y parvenir, vous n'avez pas voulu employer votre adresse merveilleuse contre votre adversaire, et vous avez préféré vous-même recevoir une douloureuse blessure... Ce sont là des procédés pleins de noblesse, et s'ils vous ont été inspirés par moi, je dois en être fière et reconnaissante !

Le baron la regardait fixement, comme s'il n'eût pu croire que cette ignorance fût bien réelle ; il vit seulement sur les traits gracieux d'Emma une expression de candide sincérité. En effet, mademoiselle de Vaublanc ne connaissait l'histoire du duel que par la rumeur publique, toute à l'avantage de Puyieux, et elle considérait l'adversaire de Gérard comme un modèle de grandeur d'âme et de courage chevaleresque.

Il fallut bien que Puyieux admit ce résultat tout à fait inattendu de l'imprudence du comte, de la générosité, ou peut-être de la profonde sécurité de Valérie. Il se disposait à en tirer avantage auprès de la naïve jeune fille, quand la comtesse se rapprocha de la cheminée. Elle fronça le sourcil en voyant une conversation en règle établie entre sa fille et le baron. Celui-ci devina sa pensée :

—Madame la comtesse, dit-il avec un redoublement de tristesse et d'humilité, je disais à mademoiselle de Vaublanc que d'ici à quelques jours, je pensais être assez bien remis de ma blessure pour pouvoir quitter ce pays ; mais, en quelque endroit que j'aie, je n'aurai garde d'oublier les personnes aux-

quelles j'ai voué toute mon estime, toute mon admiration et toute ma tendresse.

La comtesse parut émue de la solennité de ces adieux :

— J'avoue, répliqua-t-elle, que le comte a conçu tout à coup contre vous, je ne sais pourquoi, des préjugés fâcheux. Mais si forts que soient ses griefs, il ne peut manquer de les oublier, quand je lui apprendrai le nouveau service que vous venez de nous rendre. Laissez-moi lui parler, et peut-être parviendrai-je...

— Vous échoueriez, sans aucun doute, madame ; s'il m'était permis d'invoquer encore une fois votre bonté, je vous supplierais, vous et mademoiselle Emma, de ne pas mentionner cette rencontre devant M. de Vaublanc. Pour vous, pour lui, pour moi-même, il vaut mieux qu'il m'oublie.

L'obstination du baron paraissait incompréhensible à la fille comme à la mère. Néanmoins, tandis qu'Emma commençait à soupçonner que cette obstination pouvait avoir pour cause la conscience d'une indignité réelle, la comtesse croyait devoir l'attribuer à d'autres sentiments.

L'orage ne cessait pas. Le grondement de la bourrasque était si fort par moments, qu'on pouvait à peine s'entendre causer. Au milieu d'une rafale épouvantable, la porte de la bergerie s'ouvrit, comme par l'effort du coup de vent ; un tourbillon de pluie s'engouffra dans la maison, les cendres et la fumée du foyer voltigèrent de toutes parts, et, de l'épais nuage formé de ces éléments divers, un individu, couvert d'un manteau de peau de bique, s'élança, ou plutôt roula vers la cheminée. Comme les assistants regardaient d'un air effaré l'intrus qui venait d'apparaître, celui-ci se redressa et, tirant une lettre de dessous sa peau de bique, débita d'un ton monotone :

— Pour : *Monsieur Pierre Lombard, baille d'un troupeau transhumant, au lieu dit la Fontaine du val...* Trente centimes à recevoir.

L'intrus n'était autre que notre ancienne connaissance Pied-Bot, le piéton de la poste aux lettres, qui remplissait ses fonctions en dépit de cet horrible temps.

Tandis que Charles et le cocher renouaient leurs efforts pour refermer la porte derrière lui, les hôtes du baille contemplaient avec stupeur le zélé fonctionnaire. L'eau ruisselait sur sa casquette, sur son manteau, sur son pantalon de toile, et sans doute il avait été renversé plusieurs fois par la bourrasque, car il était souillé de boue. Cependant, quelles que fussent les vicissitudes de son voyage, il avait pris soin de préserver de toute atteinte le sac de cuir contenant les dépêches ; la lettre qu'il venait d'apporter était aussi sèche, aussi peu froissée que si elle fût sortie au moment même des bureaux de la poste.

Or, ces soins délicats de Fauchoux étaient fort méritoires, car le brave piéton paraissait de beaucoup plus ivre qu'à l'ordinaire. Soit qu'il ne craignit pas d'être épié par ce temps affreux, soit que, pour résister à l'orage, il se fût trouvé dans l'obligation de recourir à de grands et à de petits vers supplémentaires, il semblait n'avoir pas les perceptions très-nettes. Mais l'instinct de la profession dominant chez lui les faiblesses de l'humanité, il compta soigneusement les six sous que le vieux berger venait de lui remettre ; puis il ramena son sac de cuir sous son manteau, toucha légèrement sa casquette et voulut partir. Le baille et la plupart des autres personnes présentes l'engagèrent à se reposer jusqu'à ce que la tempête fût un peu calmée. Fauchoux résista d'abord.

— Le service avant tout, dit-il avec la gravité d'un ivrogne ; je suis chargé de distribuer les dépêches dans le canton nord de Saint-Martin ; le canton nord doit être parcouru aux heures voulues par le règlement. Moi, je ne crains personne ; l'inspecteur lui-même ne peut veuir, il saura comment Pierre Fauchoux fait son devoir. Il y a dans le canton sud un intrigant qui veut épouser la Thérèse et ses écus ; fort bien, cela ne regarde qu'eux et madame la directrice... Quant à moi, je resterai fidèle à l'honneur ; aussi, faut-il que je continue ma tournée sans perdre un instant.

Ist Fauchoux s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur une botte de paille qu'on venait de lui offrir en guise de siège. Toutefois, son ivresse n'était pas assez apparente pour frapper Emma, qui dit au facteur d'un ton de bienveillance :

— Mon ami, puisque le hasard vous amène ici, ne pouvez-vous donner des nouvelles de votre directrice, madame Arnaud ? Elle se porte bien, je l'espère ?

Fauchoux releva la tête et parut chercher d'où venait cette voix douce qui lui adressait la parole. En reconnaissant les traits gracieux de mademoiselle de Vaublanc, il portait deux ou trois fois, et coup sur coup, la main à sa casquette, puis il répliqua :

— Bion, bion, mademoiselle... C'est-à-dire, je n'en sais rien, car la nouvelle madame est partie hier.

— Que dites-vous ? elle ne serait plus à Saint-Martin ?

— Partie hier, que je vous dis ; et la Thérèse, qui est factrice en titre, est chargée de la remplacer jusqu'à nouvel ordre. Ah ! c'est qu'il faut toujours marcher droit dans la poste aux lettres ! ... Pas moyen de se relâcher un peu pendant un jour ou deux.

— Partir si subitement ! dit mademoiselle de Vaublanc avec stupeur.

— Et sans même daigner prendre congé de nous ! ajouta la comtesse d'un air piqué.

— Si cela était ! ... s'écria le baron avec impétuosité.

Mais il reprit aussitôt d'un ton différent :

— Mesdames, ce coquin de facteur est ivre ; et ce qu'il nous annonce est tellement improbable...

— Avec votre permission, mesdames et monsieur, interrompit Jeanne Marsais, M. Fauchoux a raison ; il est bien vrai que la directrice, sur une lettre arrivée de Paris, est partie le jour même en toute hâte.

— Et c'est une grande perte pour nous, ajouta Suzette en pleurnichant ; pourvu qu'elle revienne !

— Aurait-on lieu de penser qu'elle ne reviendra pas ? demanda le baron.

— Dieu le sait ! Thérèse ni personne ne peut répondre à cet égard.

— Mais connaît-on la cause de ce départ précipité ?

— Non.

— Sait-on du moins où elle est allée ?

— On l'ignore ; mais l'administration est mieux instruite peut-être.

— Chère maman, dit Emma chaleureusement à la comtesse, nous descendrons, si vous y consentez, à la poste de Saint-Martin, et nous irons demander des nouvelles de madame Arnaud... Mon Dieu ! quel chagrin pour moi si nous ne devons plus revoir cette charmante femme, si gracieuse, si bonne, si intelligente, quoique toujours un peu mystérieuse !

La comtesse fit un mouvement d'impatience,

— Mademoiselle, reprit Puyseux d'un ton grave, et en paraissant peser chacune de ses paroles, votre sympathie pour cette dame est-elle bien raisonnée et bien raisonnable ? Connaissez-vous la personne à qui vous avez ainsi donné votre précieuse amitié ?

— Mais à la manière dont vous en parlez, monsieur, on croirait que vous la connaissez vous-même depuis longtemps.

— Serait-il possible ? demanda la comtesse ; cependant, jusqu'ici, M. de Puyseux n'avait jamais laissé soupçonner...

— La première fois que je rencontrai madame Arnaud, répliqua Puyseux, je fus frappé de sa ressemblance avec une autre personne que j'avais vue dans un autre pays et dans une situation bien différente. Mais trompé par son changement de nom, et supposant, après réflexion, qu'il ne pouvait exister aucune identité entre ces deux femmes, je ne crus pas devoir vous mettre en garde contre les séductions d'une perfide et dangereuse créature... Moi-même je ne songeais pas à me défier de ces artifices, quand elle s'est révélée tout à coup par les plus lâches et les plus odieuses machinations.

— Elle avait donc des motifs de vous en vouloir ? demanda la comtesse.

— Non ; mais elle pensait sans doute que je l'avais reconnue ;

elle a craint mes indiscretions, elle a voulu me prévenir en déversant sur moi le mensonge et la calomnie... C'est elle qui m'a desservi auprès de M. de Vaublanc.

—Mais enfin, qui est-elle et quel est véritable nom ?

—Elle appartient, dit-on, à une famille noble, mais très-pauvre et depuis longtemps en décadence complète. Quand je l'ai connue, elle venait d'épouser le marquis de La Villelève, préfet du département de ***, qui s'était affolé d'elle. Dans la haute position où l'avait placée l'amour aveugle de M. de La Villelève, elle se montra orgueilleuse comme une parvenue ; pendant plusieurs années, il ne fut bruit dans toute la Bretagne que de son luxe, de ses fêtes dispendieuses, de sa coquetterie effrénée. Elle fit si bien qu'elle ruina son mari, qui a dû mourir à peu près insolvable : et le spectacle de ses dissipations contribua sans doute à hâter la mort du marquis. Du reste vous voyez quels résultats ont eus les désordres de cette femme ; reniée par la famille de La Villelève, famille qui est riche et en crédit, elle s'est trouvée dans la nécessité de changer de nom, et elle est venue se cacher dans cette province écartée, espérant peut-être que sa scandaleuse réputation ne l'y suivrait pas... Voilà, madame, à qui mademoiselle Emma voulait accorder sa confiance et son affection.

—Comme on est trompé, bon Dieu ! dit la comtesse avec une apparente indignation.

Cependant, on devinait que les torts de Valérie lui paraissaient moins graves, depuis qu'elle voyait en elle une grande dame déchuë.

Nous devons nous hâter de dire que les allégations de Puy-sieux étaient odieusement fausses. Pendant plusieurs années, M. et madame de La Villelève avaient offert à tout le département l'exemple de l'union la mieux assortie et la plus heureuse. À la vérité, le marquis, fier des perfections de sa femme et d'ailleurs obligé par ses fonctions à une représentation coûteuse, s'était montré assez mauvais ménager de son bien ; il se ruinait en fêtes et en aumônes. Mais il était notoire que Valérie avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour mettre un frein à l'humeur trop généreuse de son mari. Le baron n'inventait ces calomnies que pour se venger des deux époux, qui l'avaient d'abord accueilli avec bienveillance et qu'il avait payés de la plus noire ingratitude. Après avoir affiché une passion ridicule pour madame de La Villelève, et après avoir été repoussé avec le mépris qu'il méritait, il avait commis des fautes qui avaient obligé le préfet à sévir contre lui, bien qu'il n'eût pas traité Puy-sieux avec toute la rigueur que ces fautes exigeaient. C'étaient le souvenir de ces anciens griefs, aussi bien que les révélations récentes de Valérie, qui poussaient le baron à imaginer ces abominables mensonges, maintenant qu'il croyait pouvoir le faire avec impunité.

Cependant, il y avait dans son accent quelque chose de haineux qui mit Emma en garde contre ses assertions.

—Pourquoi, monsieur, dit-elle avec vivacité, nous apprenez-vous seulement ces circonstances quand madame Arnaud n'est plus là pour les contredire et pour se défendre ?

—Je n'ai pu constater nettement son identité avec madame de La Villelève qu'après mon départ de la Bastide.

—Dans tous les cas, vos accusations sont bien vagues ; et c'est mal d'accuser d'après des rumeurs publiques, inspirées peut-être par l'envie et la méchanceté...

—Il suffit, mademoiselle, interrompit la comtesse ; allez-vous encore prendre la défense d'une femme que vous avez si peu vue et qui, paraît-il, se serait présentée à nous sous un nom supposé ?

—Pardon, madame, répliqua Puy-sieux d'un ton hypocrite, mais je ne voudrais pas être injuste, même envers ma plus cruelle ennemie. Je me souviens maintenant que ce nom d'Arnaud précédait quelquefois celui plus connu de La Villelève, et par conséquent, il appartient sans conteste à la directrice des postes. D'ailleurs une administration publique n'eût pas souffert...

—Vous êtes trop scrupuleux, monsieur le baron, dit madame de Vaublanc, mais n'importe ! Tout est fini désormais entre

madame Arnaud et nous ; qu'elle revienne ou non dans le pays, je ne veux jamais la voir ; et toi, Emma, ne me parle plus d'elle, tu m'entends ?

—Je vous obéirai, chère maman ; mais je ne croirai jamais. On se trompe, oui, on se trompe, j'en suis sûre.

Et Emma ne put retenir ses larmes.

—Mademoiselle, dit la petite Suzette qui, accroupie auprès du foyer, avait entendu sans bien les comprendre les calomnies du baron, je ne sais pas ce qu'on veut à cette pauvre madame Arnaud ; mais moi, qui ai reçu ses bienfaits et qui lui dois tout, je suis prête à jurer qu'il n'existe pas sur la terre une meilleure et digne créature.

—Suzette a raison, ajouta Jeanne Marsais ; la directrice de Saint-Martin est serviable, bonne et généreuse ; nous le savons mieux que personne, nous autres !

Puy-sieux ne faisait que sourire avec dédain de ces protestations ;

Cependant l'orage commençait à s'apaiser au dehors. La pluie avait cessé, et un jour plus clair, pénétrant dans l'habitation, annonçait que le soleil ne tarderait pas à reparaitre. Enfin, quoique le vent continuât de souffler, il avait perdu cette indomptable violence qui renversait tout sur son passage, et il n'y avait plus aucun danger à se remettre en route.

Le vieux berger, habitué de longue date à s'entendre avec des ivrognes, ne malmena pas trop le pauvre Fauchoux. Il lui présenta son bâton et sa casquette, qui étaient tombés pendant la lutte ; puis le prenant par le bras, il le conduisit vers la porte et lui dit doucement :

—Allons ! camarade, voilà le beau temps revenu, et l'on a sans doute besoin de toute ces paperasses que vous avez là dans votre sac... Quant à moi, du diable si je n'aurais pas donné pour rien la lettre que vous venez m'apporter ! Elle est de mon compère Grimou, fermier dans la Crau, qui me réclame deux mille francs dont je lui suis redevable. Il faut les lui envoyer, peccaire ! et le plus vite possible ; mais la poste demandera gros pour cela.

Ces paroles, en rappelant Fauchoux aux idées de sa profession, apaisèrent subitement sa colère. Il répondit avec rondeur :

—Faut prendre des mandats rouges, mon homme ; et voici là-bas, au bureau, la Thérèse qui veut vous en fournir à bon compte.

—A bon compte ! s'écria le baille ; la poste nous écorche chaque fois qu'il s'agit de faire voyager de l'argent. J'aimerais bien mieux envoyer des billets de banque à mon compère ; ça ne me coûterait rien que le prix du port de la lettre.

—Des billets de banque ! répéta Fauchoux qui retomba dans ses anciennes incertitudes à cet égard ; pour Dieu ! monsieur le baille, expliquez-moi donc ce que c'est que des billets de banque.

Et il s'était arrêté net.

—Je ne sais trop, répliqua le vieux berger avec bonhomie ; c'est du vilain papier, mince comme des pelures d'oignon, tout déchiré, et d'un sale... Cependant il paraît que ça vaut bon ; dans les foires et marchés, ça passe pour argent comptant. Mais, allons ! Pied-Bot, mon ami, ajouta-t-il en ouvrant la porte, songez à vos affaires, et si vous vous rafraîchissez encore... oui... je vous conseille de vous rafraîchir en passant à la fontaine de Saint-Martin plutôt qu'au cabaret.

En même temps il poussait le facteur, qui paraissait ruminer l'explication donnée par le baille au sujet des billets de banque ; mais, au moment où la porte allait se refermée derrière lui, Fauchoux se retourna, et apercevant Puy-sieux qui causait avec la comtesse et n'avait plus l'air de songer à lui, il fut pris d'un nouveau transport de colère. Il brandit son bâton en grogmelant.

Il partit cependant ; et comme décidément le temps s'était rasséréiné, Jeanne et Suzette Marsais se préparèrent de leur côté à retourner au bourg. Elles reprurent leur charge odorante d'herbes médicinales, et vinrent remercier le baille de l'hospitalité, pendant que la comtesse elle-même donnait l'ordre au cocher et à Charles de disposer la voiture pour le départ.

Après avoir dit adieu au maître du logis, Jeanne et sa fille prirent humblement congé des dames de Vaublanc.

— Ah ! madame, dit la mère à la comtesse, puisse Dieu vous pardonner d'avoir cru si facilement à ce que l'on ose conter de cette bonne madame Arnaud ! C'est un ange du ciel, et ma pauvre Suzette lui doit la vie.

— C'est bien vrai, répliqua Suzette avec chaleur. Aussi, je prie pour elle chaque soir... Qu'arriverait-il de nous si elle ne revenait pas ? Les herbes médicinales vont bientôt manquer à cause de la chaleur ; si la bonne dame ne nous secourait plus, comment vivrions-nous jusqu'à l'époque de la moisson où nous pourrions aller glaner en plaine ?

Emma répondit avec empressement :

— Eh bien ! Suzette, quand vous vous trouverez avec votre mère dans le voisinage de la Bastide, ne manquez pas d'y entrer, et vous verrez l'une et l'autre que vous avez encore des amis dans le pays.

— Et si ces bonnes femmes, ajouta Pუსieux d'un ton bienveillant, viennent recueillir leurs plantes médicinales dans les environs de la Masure, où je demeurerai peut-être encore quelques jours, je serai charmé de les voir ; j'espère alors leur prouver que ma franchise ne nuit pas à ma libéralité.

Suzette et sa mère accueillirent cette proposition assez froidement ; mais elles remercièrent mademoiselle de Vaublanc avec effusion, et se retirèrent.

— Je pense, monsieur le baron, dit la comtesse d'un air gracieux, que vous ne persisterez pas dans votre détermination de nous bouter, et que nous vous reverrons bientôt.

— Eh bien ! madame, répliqua Pუსieux, puisque vous consentez à plaider ma cause auprès de M. de Vaublanc, je ne m'y oppose plus. Le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre est chose trop naturelle pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention ; mais veuillez dire au comte que je suis en mesure de réfuter les indignes calomnies dont j'ai été victime, et que des raisons dont je lui donnerai connaissance m'en ont empêché jusqu'ici. S'il daignait me recevoir seul à seul pendant quelques instants, je serais certain... D'ailleurs, si étrangère que vous soyez aux affaires de votre mari, vous ne pouvez ignorer, madame, qu'il lutte en ce moment contre de cruelles difficultés. Or, quoi qu'on ait pu dire, j'ai des amis, du crédit, et mon dévouement pourrait encore lui être utile.

— Il suffit, monsieur le baron, répliqua madame de Vaublanc en hochant la tête ; il est une partie de votre éloge que je vous laisserai le soin de faire vous-même, c'est celle qui concerne votre habitude des affaires et votre crédit. Vous le savez, j'ai d'anciennes antipathies à cet égard, et vraiment le comte n'a pas besoin qu'on l'excite en pareille matière. Nous ne le

voyons presque plus ; il est toujours enfermé dans son cabinet avec ses plans, ses calculs et ses correspondances, et souvent il nous présente à dîner des personnes qui ne sont pas du meilleur monde... Mais quand vous reparaitrez à la Bastide, vous y ramènerez sans doute un peu de gaieté.

Tout en parlant, les dames avaient gagné la porte, accompagnées du vieux berger, qui se confondait en politesses, et elles s'étaient approchées de la voiture. La pluie n'était plus à craindre : le soleil éclairait les crêtes des montagnes, et le vent n'avait plus que la force d'une brise ordinaire.

Pუსieux conduisit les dames jusqu'à la calèche, et ayant pressé légèrement la main de la comtesse, il lui sembla que cette main répondait à la pression de la sienne. Quant à Emma, elle le salua d'un air froid, et les chevaux partirent.

Pუსieux suivit un instant des yeux la voiture qui s'éloignait ; enfin il entra dans la maison, et revint lentement vers le foyer.

— Rien n'est encore désespéré, pensait-il. Qui aurait cru que la marquise m'abandonnerait ainsi la partie ? Ce serait un coup de maître de recouvrer mon influence à la Bastide-Vialard !... Vaublanc, au milieu de ses autres préoccupations, a déjà peut-être oublié cette sottise affaire, et maintenant que je ne risque plus d'être contredit, je parviendrai sans doute à lui faire entendre raison.

Il s'interrompit en voyant le regard du vieux berger fixé sur lui. Bien qu'il n'eût pas exprimé tout haut ces réflexions, son visage, réfléchant le travail de sa pensée, avait attiré l'attention du bailli. Pუსieux lui dit tranquillement :

— Je songeais, bonhomme, à ce que vous demandiez tout à l'heure au facteur de la poste aux lettres. Vous désirez changer deux mille francs d'argent contre des billets de banque ? Je peux précisément vous rendre ce service... Ce sera mon remerciement de l'hospitalité que vous venez de m'accorder.

FIN

L'épisode qui fait suite à pour titre

VALÉRIE

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B. P. 138

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant

- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrède de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghon
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Édouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégof
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-Jes-Monts